



HAL
open science

Tocqueville en Alabama

Hélène Thomas

► **To cite this version:**

| Hélène Thomas. Tocqueville en Alabama. , 2016. hal-01728091

HAL Id: hal-01728091

<https://amu.hal.science/hal-01728091>

Submitted on 9 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tocqueville en Alabama

Hélène Thomas

► **To cite this version:**

Hélène Thomas. Tocqueville en Alabama . 2016, <<http://www.reseau-terra.eu/article1312.html>>. <hal-01728091>

HAL Id: hal-01728091

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01728091>

Submitted on 9 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Hélène Thomas

**TOCQUEVILLE
EN ALABAMA**

kritikos



éditions du croquant

LA THÉORIE POLITIQUE a fait l'impasse sur les questions de l'esclavage et du racisme en démocratie. Ainsi, comment expliquer le regard détourné d'Alexis de Tocqueville qui, tout en évoquant la condition opprimée des Noirs et des Indiens américains dans *De la démocratie en Amérique*, ne remet pourtant pas en cause son adhésion au modèle démocratique ? Pour comprendre cette défense de la démocratie à tout prix, Hélène Thomas suit ses traces en Alabama, État emblématique de la ségrégation raciale. Pourquoi cette mauvaise foi vis-à-vis des minorités est-elle toujours à l'œuvre chez les élites intellectuelles et politiques occidentales ? Au travers d'une relecture de Tocqueville, l'auteure se penche sur cette énigme et propose quelques pistes de réflexion pour en sortir.

Hélène Thomas est professeure des universités en science politique à Aix Marseille Université, faculté de droit et de science politique (Aix-Marseille School of Law) et membre du Laboratoire de théorie du droit (Centre of Legal Theory). Elle a déjà publié *La production des exclus* (PUF, 1997) et *Les vulnérables. La démocratie contre les pauvres* (Les éditions du Croquant, 2010).

<http://www.reseau-terra.eu/auteur40.html>

 7592384 11 €



9 782365 120364

**TOCQUEVILLE
EN ALABAMA**

Cette collection d'ouvrages courts vise à rendre accessibles à un public large des recherches scientifiques critiquant les rapports de domination. Les auteurs y présentent à la fois les choix théoriques et les valeurs qui sous-tendent leurs travaux. Ils explicitent leurs positions intellectuelles et formulent des propositions éthiques et politiques pour répondre à la question « que faire ? ».

Direction de la collection :

Marc Bernardot, Patrick Bruneteaux,
Olivier Le Cour Grandmaison,
Arnaud Le Marchand, Hélène Thomas,
Jérôme Valluy.

Kritikos est une collection du réseau TERRA.

Dans la même collection :

Captures, Marc Bernardot
La rencontre postcoloniale, Éric Savarese

Photographie de couverture : Marc Bernardot,
2012

Correction : Carol Duheyon

Éditions du Croquant

Broissieux • 73340 Bellecombe-en-Bauges

www.editionsducroquant.org

Diffusion-distribution : CDE-SODIS

© Éditions du Croquant, avril 2014

ISBN : 978-2-36512036-4

Dépôt légal : avril 2014

Hélène Thomas

**TOCQUEVILLE
EN ALABAMA**

kritikos



éditions du croquant

Remerciements

CET OUVRAGE est le fruit de plusieurs rencontres, lectures et discussions. Mes notations partielles et intermittentes sur les écrits de Tocqueville ne seraient jamais devenues un livre sans les encouragements de Marc Bernardot. Sa patience et son exigence m'ont portée tout au long de la rédaction. Ses remarques et celles de Patrick Bruneteaux et Arnaud Lemarchand m'ont été très précieuses pour préciser mon propos, et je les en remercie, tout comme Jean Bernardot, Michel Bernardot, Carol Duheyon et Éric Savarese pour leur aide à la correction.

Mes remerciements vont également à Jean-Louis Bergel, Jean-Yves Chérot, Frédéric Rouvière et les collègues du laboratoire de théorie du droit d'Aix-Marseille Université, qui m'ont, par leurs invitations répétées au débat théorique interdisciplinaire, obligée à sortir de mes sentiers habituels, tout en m'incitant à persister dans mes questionnements. Ils vont enfin à Christine et Jacqueline Bernardot, Sophie de Cacqueray, Sylvie Cima-monti, Magali Fauchier, Jean-Max Gaudillière, Gilles Givaudan, Dominique et Patrick Khanoyan,

Sophie Lamouroux, Valérie Michel, Laurence Sechi, Marie-Thérèse Tardieu, Dominique Viriot-Barrial qui m'ont apporté leur soutien durant toute la rédaction. Je leur exprime ma gratitude. Sans elles et eux je n'aurais pas écrit ce livre.

*À ma mère.
Pour mon père et pour Jean, le voyageur.*

« Certes, l'antique croyance aux rêves prophétiques n'est pas fausse en tous points. Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos rêves réalisés ; mais cet avenir, présent pour le rêveur, est modelé par le désir indestructible, à l'image du passé. »

Sigmund Freud, 1900.

« On définit la modernité par la puissance du simulacre. Il appartient à la philosophie non pas d'être moderne à tout prix, pas plus que d'être intemporelle, mais de dégager de la modernité quelque chose que Nietzsche désignait comme l'intempestif, qui appartient à la modernité, mais aussi qui doit être retournée contre elle – "en faveur, je l'espère, d'un temps à venir". »

Gilles Deleuze, 1969.

Introduction

« *Unforgettable, that's what you are
Unforgettable, though near or far* »
Nat King Cole, *Unforgettable*, 1951.

LE SILENCE DE LA THÉORIE sur l'esclavage et la ségrégation en démocratie ne laisse pas d'interroger. L'objet de ce livre est de comprendre quelles en sont les raisons. Il s'agit de proposer une méthode de lecture alternative des textes fondateurs, qui ne dissocie pas la réflexion sur les fondements et les fins du régime de l'étude empirique de la construction démocratique. Je l'appliquerai au premier tome de l'ouvrage *De la démocratie en Amérique*, publié par Alexis de Tocqueville en 1835¹. Il y propose une description fouillée et une analyse contrastée de la jeune République américaine, qui a alors un peu plus d'un demi-siècle d'existence.

Pour trouver ce passage manquant entre les deux questions de la liberté et de l'esclavage

1. L'ouvrage *De la démocratie en Amérique*, (tome 1) est cité dans l'édition électronique, réalisée à partir de la 13^e édition du livre d'Alexis de Tocqueville éditée de son vivant (Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1835), publiée dans la collection « Les classiques des sciences sociales » : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.toa.dem1>.

en théorie politique, je prendrai ici appui sur le dernier chapitre du premier tome de *De la démocratie en Amérique* (1835). Il est intitulé « Quelques considérations sur l'état actuel et l'avenir probable des trois races qui habitent le territoire des États-Unis ». C'est le plus long de tout le livre et je le considère comme sa conclusion. Plus encore que précédemment, l'auteur conjugue alors innovation et classicisme. Il articule deux registres : celui, neutre mais bienveillant, des sciences sociales et celui, affecté, de la littérature. J'étudie ces aperçus furtifs mais très aigus que Tocqueville propose sur les relations interraciales, levant un coin du voile d'ignorance sur la démocratie. J'envisage cette ombre portée par la ségrégation raciale et l'esclavage sur le modèle démocratique, qui continue de faire retour dans la théorie politique.

Je prêterai une attention particulière à une vignette placée à la fin de l'introduction de ce chapitre. Cette saynète sans paroles est présentée comme un souvenir de voyage. Elle se passe en Alabama, met l'auteur à l'affût d'un groupe de femmes et dit l'idéal impossible d'une démocratie américaine réconciliée. L'étude de ce passage constitue le point d'entrée de ma réflexion. Il s'agit de saisir ensemble le refus intermittent de voir et de savoir de Tocqueville et l'impossibilité pour Alexis de soutenir et d'interpréter certaines des contradictions démocratiques qu'il voit et donne à voir en passant. J'interroge donc l'étrange proximité de Tocqueville avec l'Indienne et la Noire qu'il rencontre, comme les effets de la coexistence de sentiments ambivalents et d'impressions contrastées, sur ses conclusions et plus largement sur le processus de pensée et de rationalisation savante.

Chapitre I

Le bouquet de la théorie

« Une négresse de treize ou quatorze ans, presque nue et d'une beauté singulière, nous ouvrit la barrière de l'enclos comme une jeune Nuit. Nous achetâmes des gâteaux de maïs, des poules, des œufs, du lait et nous retournâmes au bâtiment avec nos dames-jeannes et nos paniers. Je donnai mon mouchoir de soie à la petite Africaine : ce fut une esclave qui me reçut sur la terre de la liberté. »
François-René de Chateaubriand,
Mémoires d'outre-tombe.

DANS LE PREMIER VOLUME de *De la démocratie en Amérique*, paru en 1835, Tocqueville s'attache à caractériser les institutions juridiques et politiques. Il les analyse en lien avec ce qu'il nomme les mœurs, c'est-à-dire les comportements et les représentations sociales. Tout comme Adam Smith avant lui dans sa *Théorie des sentiments moraux* (1756), il décrit de façon très précise le façonnement des liens interindividuels par le cadre administratif et politique, ainsi que l'économie des sentiments qui en découle, tant entre les groupes raciaux, sociaux et économiques qu'entre les territoires. Le premier tome de *De la démocratie en Amérique* est composé de deux parties, de dix chapitres chacune, et se clôt par le plus long de

l'ouvrage, intitulé : « Quelques considérations sur l'état actuel et l'avenir probable des trois races qui habitent le territoire des États-Unis. »

Sommaire du chapitre

Introduction (généralités sur les Noirs et les Indiens, le souvenir)

État actuel et avenir probable des tribus indiennes qui habitent le territoire possédé par l'Union.

Position qu'occupe la race noire aux États-Unis ; dangers que sa présence fait courir aux Blancs

Quelles sont les chances de durée de l'Union américaine ? Quels dangers la menacent ?

Des institutions républicaines aux États-Unis.

Quelles sont leurs chances de durée ?

Quelques considérations sur les causes de la grandeur commerciale des États-Unis.

Nous allons nous focaliser sur ce chapitre.

La conclusion vient de surcroît

Dès la première phrase du chapitre, Tocqueville prévient le lecteur qu'il n'a pas tout dit : « La tâche que je m'étais imposée est partiellement remplie... Je pourrais m'arrêter ici, mais le lecteur trouverait peut-être que je n'ai pas satisfait son attente. » (161)² Il veut être exhaustif et il est

2. Les citations tirées de la première partie de ce volume seront accompagnées de la mention « DA, t.1.1, page » ; pour celles de la deuxième partie et de la conclusion, que nous étudions plus particulièrement ici, on mentionnera simplement la page de l'édition électronique correspondante.

soucieux de ne rien dissimuler. Il passe alors à « cette autre chose » qu'il doit encore aborder : « On rencontre en Amérique autre chose encore qu'une immense et complète démocratie ; on peut envisager sous plus d'un point de vue les peuples qui habitent le Nouveau Monde » (161). Les deux propositions sont séparées par un point-virgule. Cette asyndète indique que le lien entre les groupes composant le peuple américain et le régime est équivoque. De la première à la seconde phrase, il passe de l'affirmation d'un constat à une considération de méthode : il faut changer de perspective pour apercevoir ce qui est sinon caché, du moins peu visible.

Et il enchaîne sur le fait qu'il va alors examiner les questions qu'il n'a qu'effleurées précédemment, et tout d'abord (et dans cet ordre) celle de la condition des Indiens et celle des Noirs : « Dans le cours de cet ouvrage, mon sujet m'a souvent amené à parler des Indiens et des Nègres, *mais je n'ai jamais eu le temps de m'arrêter* pour montrer quelle position occupent ces deux races *au milieu du peuple démocratique* que j'étais occupé à peindre » (161, c'est moi qui souligne). Les Blancs sont absents de la phrase : ils incarnent donc, à eux seuls, le peuple américain pour qui et par qui la démocratie advient. Tocqueville fait comme s'il n'avait pensé à ces « autres choses » que par épisodes. Mais sont-elles pour autant accessoires dans son dessein central ?

Cette attitude a souvent été interprétée par les exégètes comme découlant du fait qu'il séjournait dans une société ségrégative, où ses hôtes et ses interlocuteurs étaient tous blancs, après avoir vécu dans une société aristocratique restaurée,

donc dans un monde séparé : la double distance socioraciale l'aurait empêché d'être bon ethnologue saisissant la situation des minorités avec le cadre théorique idoine pour en rendre compte et l'interpréter. Il est surtout évident qu'il use ici d'un artifice rhétorique pour amadouer son lecteur français, le présumant peu sensible à la condition concrète des « sauvages » ou « indigènes » (termes qu'il emploie indifféremment pour désigner les Indiens) et, encore moins, à celle des « Nègres », c'est-à-dire des esclaves et affranchis afro-américains.

En effet Tocqueville et Beaumont ont côtoyé et pu observer les minorités noires et indiennes, tout au long de leur parcours américain. Les deux enquêteurs ont passé les deux mois d'été en excursion dans la région des Grands Lacs (entre États-Unis et Canada) pour voir les « derniers » Indiens. De New York à Albany, de Syracuse à Montréal, de la Saginaw aux chutes du Niagara, ils ne manquent rien des hauts lieux du tourisme exotique. Ils le raconteront dans leurs notes, où figurent également des croquis, et dans de nombreuses lettres à leurs proches. Tocqueville composera au retour un récit intitulé *Quinze jours dans le désert* (1831), publié après sa mort.

De New York à Boston, Tocqueville et Beaumont, rencontrent (ou du moins croisent), des Noirs libres, qui représentent une part importante de la population urbaine, dans la rue, dans les domiciles de leurs hôtes ou dans les prisons. De surcroît, à Philadelphie où ils séjournent du 12 au 27 octobre puis du 7 au 21 novembre 1831 et visitent des prisons et des hospices de pauvres, ils s'entretiennent avec des Blancs pro et anti-

esclavagistes (ils en font mention dans leur correspondance et détaillent les réponses aux questions qu'ils leur posent dans leurs notes) cernant de près la mentalité des propriétaires d'esclaves. Ils font de même à Baltimore, où ils s'arrêtent du 28 octobre au 6 novembre. Là aussi ils multiplient les observations sur la ségrégation des Noirs affranchis dans la vie quotidienne, au théâtre, sur les champs de courses et même dans les institutions caritatives et pénitentiaires.

Beaumont consacrera le chapitre VI de son roman, *Marie ou l'esclavage aux États-Unis. Tableau de mœurs américaines* à ces hospices (dont l'Alms House de Baltimore), dressant longuement le portrait d'un ancien esclave, « atteint d'une démence furieuse », causée par les mauvais traitements d'un négrier du Maryland et qui refuse tout contact avec les Blancs. Ce personnage imagine qu'ils veulent le déchi- queter : « Il prend pour le marchand de nègres chaque personne qu'il aperçoit ; un seul être a sur lui quelque puissance ; ses cris s'apaisent quand il voit Marie Nelson. » (Beaumont, 1840:58)³. Seule l'héroïne-titre, peut l'approcher, pour une raison qui sera révélée à mi-roman : elle a du sang noir, indétectable dans son apparence : « Où trouver la souillure que vous lui reprochez ? Ce marbre éblouit vos regards ; mais le visage de Marie le surpasse encore en blancheur ! » (*ibid.* : 113) s'écriera le jeune Français, Ludovic, qui, tombé

3. Le roman de Gustave de Beaumont, *Marie ou l'esclavage aux États-Unis. Tableau de mœurs américaines* (Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1840) est cité dans l'édition électronique, coll. « Les classiques des sciences sociales », <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.beg.mar>.

instantanément sous le charme de la beauté blanche, décide de l'épouser, même après la révélation de ses origines.

Into the wild

Tocqueville et Beaumont sont donc au Maryland et en Pennsylvanie pendant que se déroule le procès de Nat Turner, leader de la révolte d'esclaves noirs, qui a eu lieu dans le comté de Southampton en Virginie en août 1831 ; capturé le 30 octobre, ce dernier est jugé le 5 novembre, puis pendu avec dix-huit de ses compagnons le 11. Tocqueville et Beaumont en ont forcément entendu parler par les journaux et par leurs hôtes et leurs nombreux informateurs blancs, car ils séjournent plus d'un mois dans ces deux États. Beaumont consacrera d'ailleurs un chapitre de son roman aux émeutes de Noirs affranchis. Georges, le frère de Marie, un mulâtre (américano-hispanico-noir), se battra aux côtés des rebelles et sera tué, après avoir essayé de protéger sa sœur de la haine des Blancs. Ces derniers empêchent le mariage entre Marie, la mulâtre, et Ludovic, le Blanc. C'est son expulsion d'un théâtre, puis du parlement local en raison de sa couleur, qui constitue l'événement déclencheur de l'adhésion de Georges à cette identité. Le mépris et la ségrégation sont l'un des ressorts de son engagement dans la rébellion des esclaves noirs dans la fiction.

Beaumont situe à New York ces scènes, brochant sur le motif convenu de la « mulâtre tragique », dont le sang noir signe le malheur et celui des siens. Il mentionnera également en « appendice » (c'est le titre qu'il donne aux longs développements

explicatifs placés à la fin de son roman), deux insurrections urbaines postérieures au voyage en Amérique, celles « dont New York et Philadelphie furent le théâtre au mois de juillet 1834 » (Beaumont, 1840:245). Ce sont elles qui lui ont vraisemblablement servi de modèle pour sa description et non les émeutes de Virginie de 1831.

Ainsi, durant les deux premiers mois d'automne, Tocqueville et Beaumont ont été frappés par la ségrégation dans les villes du Nord, où les esclaves sont affranchis pour la plupart, mais les élites blanches raidies sur leur privilège de couleur (au théâtre ou au temple et à l'église comme à l'école ou dans la rue), avant d'entamer leur périple dans le Sud esclavagiste. Il durera du 27 novembre 1831 au 8 janvier 1832. Après avoir quitté Pittsburgh (Pennsylvanie), ils se rendent à Memphis en bateau à vapeur en passant par Cincinnati (Ohio) pour tenter de gagner ensuite La Nouvelle-Orléans (Louisiane). L'Ohio gelé les contraint à « faire appel à un pionnier, qui charge leurs bagages sur sa charrette, et ils doivent effectuer à pied et dans la neige les trente-cinq kilomètres qui les séparent de Louisville (Kentucky), comme le retrace André Jardin dans sa biographie ; ils continuent leur périple en charrette via Nashville (Tennessee) jusqu'à Memphis (Tennessee), un bourg de quelques milliers d'habitants où ils arrivent le 15 décembre et sont bloqués une semaine alors qu'ils ne voulaient pas y séjourner ; Tocqueville narrera cet épisode en détail à son père dans une lettre du 20 décembre 1831. Il plaisante sur ces régions tropicales où il gèle à pierre fendre et dressera le portrait du pionnier du Kentucky, qui l'a accueilli avec – et dans cet ordre – ses chiens,

ses fusils, sa femme, ses enfants et ses esclaves.

Il joue sur les contrastes. Il montre la contradiction du Sud, voué, sinon à la ruine, du moins à la stagnation, du fait de l'inertie et de l'oisiveté des créoles, dont « le tempérament est caractérisé essentiellement par l'indolence et la grâce⁴ ». Ces derniers se prennent pour une nouvelle aristocratie, américaine et blanche. Il étend la théorie des climats de Montesquieu et Rousseau, le gel favorisant l'engourdissement et l'immobilité, comme la chaleur : « Le Tennessee est presque sous la latitude du désert du Sahara en Afrique. On y cultive le coton et toutes les plantes exotiques, et quand nous le traversons, il y gelaît à quinze degrés, on n'avait rien vu de pareil. » (Lettres, 252)⁵ L'allusion à *Manon Lescaut* (1731) de l'abbé Prévost, où l'héroïne meurt en exil dans une cabane en bois perdue, dans les solitudes glacées de la Louisiane est évidente : les deux voyageurs découvriront sous la neige cette Nouvelle-France qu'ils aspirent à atteindre pour entendre parler français, car ils sont empreints de la mélancolie de la perte de l'Empire américain, qui résonne avec d'autres deuils, plus personnels : « La France a possédé autrefois dans l'Amérique du Nord un territoire presque aussi vaste que l'Europe entière. Les trois plus grands fleuves du continent coulaient alors tout entiers sous nos lois. Les nations indiennes qui habitent depuis l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'au delta du Mississippi n'entendaient parler que

4. Définition du Trésor de la langue française, <http://www.cnrtl.fr/definition/creole>.

5. Les lettres figurant dans le recueil de *Lettres choisies*, éditées, présentées et annotées, par Françoise Mélonio et Laurence Guellec en 2003, sont citées sous la référence « Lettres ».

notre langue ; tous les établissements européens répandus sur cet immense espace rappelaient le souvenir de la patrie : c'étaient Louisbourg, Montmorency, Duquesne, Saint-Louis, Vincennes, La Nouvelle-Orléans, tous noms chers à la France et familiers à nos oreilles » (248).

Il clôt ce vibrant hommage à la Nouvelle-France, esquissé au début de la conclusion générale de la première *Démocratie*⁶ de façon elliptique : « Mais un concours de circonstances qu'il serait trop long d'énumérer nous a privés de ce magnifique héritage. » (*ibid.*) Tels les Indiens, les colons français sont cernés de toutes parts par la masse des Anglo-américains : « Partout où les Français étaient peu nombreux et mal établis, ils ont disparu. Le reste s'est aggloméré sur un petit espace et a passé sous d'autres lois. Les quatre cent mille Français du Bas-Canada forment aujourd'hui comme les débris d'un peuple ancien perdu au milieu des flots d'une nation nouvelle. » (*ibid.*) La métaphore des débris ballottés sur les flots de l'histoire est également appliquée aux Indiens et aux Noirs américains.

Bloqués plus d'une semaine à Memphis, les deux Français finissent par embarquer le jour de Noël sur un vapeur, le *Louisville*, réquisitionné par l'État fédéral pour transporter les Choctaws vers le Kentucky, sur l'autre rive du Mississippi à l'embouchure de la White River, en vertu de l'Indian Removal Act⁷. Ils voyageront durant les

6. On désignera par l'expression « première *Démocratie* », le premier tome de *De la démocratie en Amérique*, publié en 1835.

7. Cette loi fédérale de déplacement des Indiens du 26 mai 1830 ordonnait le transport des tribus et nations indiennes vivant dans les territoires compris entre les treize États fondateurs et

cent soixante-cinq premiers kilomètres avec cette « troupe », puis ils resteront face au rivage où les Indiens ont été débarqués. Quand, après ce voyage éprouvant, les deux jeunes gens atteignent La Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane, le 1^{er} janvier 1832, ils s'y attardent deux jours de plus. C'est une étape importante, un passage obligé et un attendu du voyage.

Vendue aux Américains par Napoléon en 1803, La Nouvelle-Orléans est emblématique pour les deux Français de ce Sud qu'ils parcourent très vite, et ce pour trois raisons. Premièrement, le mélange des populations européennes, indiennes et noires (esclaves ou affranchi(e)s) avec les Blancs est ancien. Deuxièmement, parmi le bruissement des langues (espagnole, anglaise, indiennes) on y parle le français. Troisièmement, la fusion des populations tient aussi à des formes d'immigration forcée : de jeunes orphelines ou prostituées blanches ont été transportées d'Europe au siècle précédent pour s'unir à des colons européens peu nombreux et peupler la ville, qui est riche de par son négoce des produits issus des plantations voisines. S'ils n'y restent que trois jours, ils y continuent leurs entretiens et leurs observations sur les esclaves et le métissage. C'est la dernière station prolongée avant le retour vers Washington et la France.

Tocqueville et Beaumont ont donc été en

le Mississippi, sur l'autre rive du fleuve. Elle donna lieu à une déportation, particulièrement brutale dénommée la « Piste des Larmes », qui toucha tout particulièrement les cinq tribus civilisées et fit de nombreux morts. Tocqueville rend compte de cet exode forcé, qui bat son plein lors de sa traversée des États du Sud, dont il conclut qu'elle va conduire à l'extinction des premiers habitants du continent.

contact constant non seulement avec des Indiens, mais aussi avec des populations noires, libres ou esclaves, qui sont étroitement mêlées à la vie quotidienne des Blancs, à la maison, dans les rues ou dans les champs, partout où ils passent. De même, ils ont rencontré à plusieurs reprises des Indiens, dans la région des Grands Lacs (Chippewas, Iroquois...) et lors de leur traversée du Sud (Muscooges, Cherokees, Choctaws, Chickasaws), dont Tocqueville évoque la condition dans ce dernier chapitre de la première *Démocratie*. Tous les deux sont donc conscients de la ségrégation et s'intéressent notamment à la condition des métis pour comprendre s'il est possible pour eux de s'assimiler au peuple américain.

Aron Raymond (1967), *Les étapes de la pensée sociologique. Montesquieu, Comte, Marx, Tocqueville, Durkheim, Pareto, Weber*, Paris, Gallimard.

Benoît Jean-Louis (2008), *Tocqueville. Un destin paradoxal*, Paris, Bayard.

Drescher Seymour (1968), *Dilemmas of Democracy: Tocqueville and Modernization*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.

Fredrickson George M. (1987), *The Black Image in the White Mind. The Debate on Afro-American Character and Destiny, 1817-1914* (1971), Middleton, Wesleyan University Press.

Guellec Laurence (2005), « Tocqueville à travers sa correspondance familiale » (1998), in *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po : 383-404.

Janara Laura (2004), « Brothers and Others: Tocqueville and Beaumont, U.S. Genealogy, Democracy, and Racism » *Political Theory* 32(6): 773-800.

Jardin André (1977), « Alexis de Tocqueville Gustave de

- Beaumont et le problème de l'inégalité des races », in Pierre Guiral, Émile Temime (dir.), *L'idée de race dans la pensée française contemporaine*, Paris, Éditions du CNRS: 200-219.
- Jardin André (1984), *Alexis de Tocqueville (1805-1859)*, Paris, Hachette.
- Kohn Margaret (2002), « The Other America: Tocqueville and Beaumont on Race and Slavery. » *Polity* 35(2): 169-193.
- Mélonio Françoise et Guellec Laurence (2003), *Tocqueville. Lettres choisies. Souvenirs 1814-1859*, Paris, Gallimard.
- Montesquieu (2008), *De l'esprit des lois (1748)*, Paris, Flammarion.
- Nicollet Albert (2009), « Alexis de Tocqueville, un intellectuel engagé », in « Les abolitions, de la Normandie aux Amériques ? », *Cahiers de l'histoire et des mémoires de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions en Normandie*, 2009-2: 107-133.
- Raimon Eve Allegra (2004), *The « Tragic Mulatta » Revisited: Race and Nationalism in Nineteenth-Century Antislavery Fiction*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- Sala-Molins Louis, (1987), *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*, Paris, PUF.
- Steiner Philippe (2012), « De la démocratie et de l'esclavage: Tocqueville à l'épreuve des colonies », in Célimène Fred et Legris André (éds), *L'économie de l'esclavage colonial*, Paris, CNRS édition, 141-176.
- Taguieff Pierre-André (1998), *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Mille et une nuits.
- Todorov Tzvetan (1992), « Tocqueville », in *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, Paris, 261-280.
- Varikas Eleni (2003), « L'institution embarrassante. Silences de l'esclavage dans la genèse de la liberté moderne », *Raisons politiques*, n° 11, août 2003, 81-96.

Chapitre 2

L'anamorphose américaine

*« Black were the men,
Hard-haired and silent-slow,
Moving as shadows,
Bending with face of fear to earthward,
And women there were none. »*

WEB Du Bois, *Children of the Moon*, 1920.

*« I saw cotton and I saw black
Tall white mansions and little shacks.
Southern man when will you pay them back?
I heard screamin' and bullwhips cracking
How long? How long? »*

Neil Young, *Southern Man*, 1970.

TOCQUEVILLE ANNONCE au début de sa conclusion qu'il va considérer le tableau américain d'un autre point de vue. Il fait un pas de côté pour regarder ce qui se trouve « au milieu du peuple démocratique » et y déceler « cette autre chose », invisible auparavant. Le motif principal et apparent, qui se voit de loin (peut-être même, espère-t-il, depuis la France) est cette « immense et complète démocratie » (161). Il utilise sans cesse la première des deux épithètes tout au long de la première *Démocratie* (et à vingt-huit reprises rien que dans ce chapitre).

Une immense et complète démocratie

Ce que recèle cette immensité se fait jour progressivement : « À mesure que les indigènes s'éloignent et meurent, à leur place vient et grandit sans cesse un peuple immense. On n'avait jamais vu parmi les nations un développement si prodigieux ni une destruction si rapide. » (165) Ce peuple « immense et maître du sol », dont la population s'accroît du fait d'une « immense émigration européenne », « dispose d'une immense supériorité de lumières et de moyens » (196, 200). Il occupe un « immense territoire » la limite d'expansion ouest est celle de la Nouvelle-France du XVIII^e siècle : « Des bords du lac Supérieur au golfe du Mexique, on compte, à vol d'oiseau, environ quatre cents lieues de France. Le long de cette ligne immense serpente la frontière des États-Unis ; tantôt elle rentre en dedans de ces limites, le plus souvent elle pénètre bien au-delà parmi les déserts. [...] Il y a dans cette marche graduelle et continue de la race européenne vers les montagnes Rocheuses quelque chose de providentiel : c'est comme un déluge d'hommes qui monte sans cesse et que soulève chaque jour la main de Dieu. » (220) Sur ce continent, immense lui aussi, que « Dieu leur a donné pour domaine », se trouvent d'immenses forêts, plaines, troupeaux, canaux et édifices – et autres grands ouvrages de la civilisation européenne. « Les Américains ont donc un immense intérêt à rester unis. » (212) C'est une nécessité tant pour l'exploitation de cet immense continent que pour se protéger, au sud, de « l'immense population d'esclaves, population menaçante dans le présent, plus menaçante encore dans l'avenir » (214). L'Union est donc ce « corps

immense », dont les habitants ont eux aussi « une opinion immense d'eux-mêmes » (216).

C'est donc bien « l'immense et complète » démocratie des Blancs, dont la complétude semble encore discutable (car complet veut dire achevé et parfait), que Tocqueville regarde tout au long du livre. Certes, il avouera au début de cette courte conclusion du livre que certains « détails de cet immense tableau sont restés dans l'ombre ; mais son regard en comprend l'ensemble, et conçoit une idée claire du tout. » (248)

Mais il a l'impression d'avoir tout montré ou presque. L'image cachée qui apparaît furtivement quand il se déplace entre les villes, en diligence ou en bateau, est parfois autre. C'est aussi celle des Noirs, humiliés et ségrégués, ou des Indiens américains, qu'ils soient chasseurs ou agriculteurs, nomades ou sédentaires, assimilés ou non. Ceux-ci sont abusés par les États qui leur achètent pour rien leurs territoires dont ils font fuir le gibier en se l'appropriant et en le cultivant, tandis que le gouvernement fédéral organise l'expropriation de leurs terres et leur déplacement vers des espaces vides.

À partir de la fin octobre pour le voyage et du dernier chapitre pour le livre, Tocqueville va donc considérer le tableau américain d'un autre point de vue. Certes, il continue d'explorer les territoires de la démocratie des Blancs, mais il aperçoit aussi les Indiens de la Frontière et les Noirs américains du Sud. Les deux compagnons entament cette traversée des apparences, ce « voyage dans la chambre noire » (Bernardot, 2006) américaine, dont le dernier chapitre de la première *Démocratie* rend compte, quand ils quittent Philadelphie.

Les aperçus de l'autre Amérique

Ces aperçus ne sont pas ponctuels ni rassemblés dans ce chapitre, mais répétés dans tout le livre. Tocqueville n'a pas cessé de la voir en pensée ni de l'observer en chair et en os. La thématique du regard est omniprésente dans ce premier tome. Il s'agit aussi bien du regard de la conscience (estimer), de la vision de l'esprit (penser, considérer comme) ou de l'appréciation du rang social ou racial (juger, jauger), que du simple sens de la vue (examiner). Ainsi, le terme de « regard » ou le verbe « regarder » sont employés plus de quatre-vingt-dix fois dans le volume. Dans plusieurs cas, il s'agit d'un regard dérobé ou détourné, voire « défiant et inquiet » (25), tel celui de l'Américain devant l'autorité sociale et scolaire. L'entendement, au sens de la perception et du jugement, est loin derrière la vue : Tocqueville utilise une vingtaine de fois le verbe « entendre » dans la première partie et une cinquantaine dans la seconde. Le verbe « voir », sous différentes formes, est utilisé plus de trois cents fois dans la seconde partie et le verbe « apercevoir » une vingtaine de fois.

Quand Tocqueville avoue en ce début de chapitre qu'il n'a jamais eu le temps de s'arrêter pour montrer « quelle position occupent ces deux races au milieu du peuple démocratique qu'il était occupé à peindre » (161), la remarque est à prendre au sens propre : le voyage de moins d'une année s'apparente à une course contre le temps pour visiter le plus d'États possible et mener tambour battant les entretiens sur les prisons ou pour leur propre enquête, plus ambitieuse, sur les institutions républicaines et la société démocratique. De

même pour la rédaction à marche forcée de l'œuvre en moins de trois ans, prouesse qui implique « une vie réglée comme celle d'un moine », des mois durant après le retour du voyage en Angleterre qui fait suite à celui aux États-Unis : « En arrivant, je me suis jeté sur l'Amérique avec une sorte de fureur et je veux croire que mon travail s'en trouvera mieux que ma santé qui souffre un peu de l'extrême contention d'esprit » écrit-il à Beaumont en 1834 (Benoît, 2008:124). Mais il indique aussi par là qu'il s'immobilise parce qu'il fait face à un obstacle sur la route de la théorisation. Sans cela, la démonstration serait terminée et la preuve bien administrée.

Dès lors, le chapitre va successivement étudier cinq questions gênantes, cinq menaces pour le régime et la société démocratiques. Outre la politique de l'élimination des Indiens et les conséquences de l'esclavage des Noirs américains, auxquelles il consacre les deux premières parties, Tocqueville se préoccupe « des dangers qui menacent cette confédération » et de « ses chances de durée ». Ce sera l'objet de sa troisième partie. « En parlant des Républiques unies, je n'ai pu indiquer qu'en passant, et d'une manière fort incomplète, les dangers qui menacent cette confédération, et il m'a été impossible d'exposer en détail quelles étaient, indépendamment des lois et des mœurs, ses chances de durée [...] je n'ai hasardé aucune conjecture sur la permanence des formes républicaines dans le Nouveau Monde » (162) La quatrième partie porte donc sur les raisons de la permanence des formes républicaines dans le Nouveau Monde. Enfin, s'il a fait « allusion à l'activité commerciale qui règne dans

l'Union, c'est cependant sans pouvoir s'occuper de l'avenir des Américains comme peuple commerçant. » (162) C'est ce qu'il fera dans la cinquième et dernière partie.

Ces cinq sous-chapitres constituent donc une suite d'annexes, dont ni le statut ni l'enchaînement ne sont clairement explicités par Tocqueville. Sont-ce des accessoires, des compléments utiles ou bien des prolongements indispensables à la compréhension ? Sans doute les trois à la fois. Ils doivent se lire en lien avec le tableau général, à l'image de l'appendice en deux parties, du roman de Beaumont comme l'explique ce dernier dans son Avant-Propos : « C'est ici le lieu d'avertir la partie grave du public auquel je m'adresse qu'à la fin de chaque volume il se trouve, sous le titre d'appendices ou de notes, une quantité considérable de matières traitées gravement, non seulement au fond, mais même dans la forme. Tels sont l'appendice relatif à la condition sociale et politique des esclaves et des nègres affranchis, qui concernent l'égalité sociale, le duel, les sectes religieuses, les Indiens, etc. ; ces notes remplissent la moitié de l'ouvrage. » (Beaumont, 1840:13-14)

Les deux co-explorateurs expérimentent d'ailleurs deux types d'écriture au service d'un même projet et d'une même intention. Eux qui devaient écrire l'Amérique à quatre mains au départ publient deux livres distincts à l'arrivée, ainsi que le rappelle leur biographe américain : George W. Pierson. À Beaumont la fiction littéraire pour charmer le public frivole, combinée aux développements et argumentaires chiffrés et documentés pour les lecteurs qui veulent aller plus loin : « ... dans l'ouvrage, le fond des choses

est vrai, et il n'y a de fictif que les personnages ; enfin j'ai tenté de recouvrir mon œuvre d'une surface moins sévère, afin d'attirer à moi cette portion du public qui cherche tout à la fois dans un livre des idées pour l'esprit et des émotions pour le cœur. » (Beaumont, 1840:14) Sa contribution, moins qu'un roman, constitue donc un texte « hybride », pour partie « fiction littéraire » pour partie « étude sociologique ». Ce parti pris relève « de la conception avancée par Shaftesbury et les Lumières écossaises, pour qui intellection et émotions n'étaient pas contradictoires, mais permettent d'associer information et compréhension. » (Margree, Bhambra, 2011:124, 126)

À Beaumont les miniatures, à Tocqueville la grande fresque, ainsi qu'ils le soulignent tous deux : « M. de Tocqueville a décrit les institutions, j'ai tâché, moi, d'esquisser les mœurs. [...] Envisageant la société américaine sous des points de vue si divers, nous n'avons pas dû, pour la peindre, nous servir des mêmes couleurs. » (Beaumont 1840:14) La présentation de Tocqueville est un peu différente : « Le but principal de M. de Beaumont a été de mettre en relief et de faire connaître la situation des Nègres au milieu de la société anglo-américaine. Son ouvrage jettera une vive et nouvelle lumière sur la question de l'esclavage, question vitale pour les Républiques unies. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le livre de M. de Beaumont, après avoir vivement intéressé ceux qui voudront y puiser des émotions et y chercher des tableaux, doit obtenir un succès plus solide et plus durable encore parmi les lecteurs qui, avant tout, désirent des aperçus vrais et de profondes vérités. » (183)

Cependant, Tocqueville ne laisse pas à Beaumont l'exclusivité sur la mise au jour de la face sombre de l'Amérique. Il n'est pas en reste quant au fait de broser des scènes dont les détails ne seront visibles que pour les esprits perspicaces. Ainsi, le chapitre ultime de la première *Démocratie*, plus qu'un supplément, constitue quasiment un nouveau volume, un livre dans le livre, une image inversée de l'autre Amérique, celle de l'asservissement et de la ruine.

Que ce soit par manque de temps ou par volonté de laisser les questions ouvertes et les considérations brutes (et comme empreintes d'un parfum d'Amérique), les parties de ce chapitre final ne sont pas bien articulées et plus ou moins composites. La troisième (sur cinq) est particulièrement décousue : elle mêle des considérations sur les politiques des États vis-à-vis de l'Union, à celles sur les disparités géographiques, sur la question d'une Banque fédérale et de la suppression ou du maintien des tarifs douaniers, comme sur les caractères des Américains du Nord et les étapes la conquête de l'ouest et du sud du pays, ou encore sur les relations avec les esclaves. Elle est charnière, entre les objets indien et noir et les sujets concernant les Blancs (les institutions, les mœurs et l'économie).

En outre, à la différence des dix-neuf autres chapitres de la première *Démocratie*, celui-ci comporte une introduction, au lieu d'énoncer d'emblée le sommaire. Non content d'en rédiger une, Tocqueville y passe en revue sur plusieurs pages, en les parallélisant, tous les clichés de son temps sur les Nègres et sur les Indiens. Enfin, il la clôt par une anecdote qu'il signale par la formule :

« Je me souviens », avant d'entrer enfin dans le cœur de son développement.

L'intérêt qu'il porte aux relations interraciales en soi est donc patent puisqu'il termine le livre là-dessus. Mais l'ambiguïté demeure quant à ce qui retient principalement son attention. Est-ce au devenir des Indiens et des esclaves et à leur possibilité d'émancipation dans le Sud qu'il s'intéresse ou plutôt à l'avenir de la société américaine blanche à laquelle il a consacré les quatre cinquièmes de la première *Démocratie* et 90 % de l'ensemble ? Quoi qu'il en soit, s'il annonce qu'il va s'emparer de ces questions, c'est pour minimiser aussitôt sinon leur importance, du moins leur faculté de mettre en échec la perfection du modèle américain. Il a pour le dire une formule étrange : « Ces objets qui touchent à mon sujet, n'y entrent pas ; *ils sont américains sans être démocratiques* et c'est surtout la démocratie dont j'ai voulu faire le portrait. » (162, c'est moi qui souligne)

C'est ainsi qu'il annonce la réunion dans ce chapitre de toutes les ombres au tableau. Elles viennent gâcher la perfection de l'image de « cette immense et complète démocratie » qu'il voudrait donner en exemple à l'Europe. On peut alors comprendre qu'il nomme également « objets » de son attention des populations et des questions économiques et sociales : ce sont tous les problèmes à traiter pour éviter la mise en échec de la République américaine.

Il s'agit premièrement de la condition inhumaine faite par les dirigeants américains aux premiers habitants du continent spoliés de leurs terres ; deuxièmement, de l'exploitation des victimes de la traite (à savoir tant des marchands

d'ébène européens que des planteurs du Sud), des Noirs transformés en choses, qui sont sinon traités partout en biens meubles du moins toujours considérés comme des êtres inférieurs et mis à part. Les problèmes institutionnels, économiques et commerciaux, ainsi que les mentalités opposées (urbaines et rurales, du Nord et du Sud) de la société blanche menaçant l'Union d'éclatement, viennent logiquement compléter le triptyque. Toutes ces matières constituent l'envers du décor démocratique.

Le seul trait d'union entre les sujets abordés dans ce chapitre, c'est la politique du président américain, Andrew Jackson et les valeurs qu'il incarne. Tocqueville le met directement en cause pour tout, sauf pour le traitement par les lois et la société des Afro-américains, quoiqu'il le dépeigne comme un propriétaire de plantations et d'esclaves, soucieux de défendre tant ses pouvoirs politiques de président que de préserver les intérêts des élites économiques et politiques des États du Sud dont il fait partie, et donc les siens. Par touches successives il en dresse un portrait au vitriol, le peignant comme un « homme d'un caractère violent et d'une capacité moyenne » (121) « porté par caractère et par habitude à l'emploi de la force, désireux du pouvoir et despote par goût » (233). Cette caricature correspond au surnom qui est resté à Andrew Jackson dans l'histoire américaine : *Old Hickory*, ce qui veut dire vieux noyer, arbre dont le bois est réputé très dur. Il l'accable dans l'affaire du tarif et lui consacre un paragraphe entier (« Le général Jackson »).

Aucune des questions abordées dans le chapitre, du déplacement forcé des Indiens au despotisme présidentiel, en passant par l'escla-

vage et la ségrégation, ne peut entrer dans le tableau enchanté d'une République pacifique, prospère et industrielle, peuplée de citoyens libres, aux mœurs réglées et cultivées. « Les autres Américains » ne cadrent pas avec le tableau institutionnel et social de l'Amérique dressé jusqu'à ce chapitre. Ces objets sont « américains sans être démocratiques » en ce sens. Tocqueville enchaîne alors pour rappeler sa logique de démonstration du livre avec une nouvelle asyndète : « J'ai donc dû les écarter d'abord ; mais je dois y revenir en terminant. »(162) Les écarter était indispensable pour définir la marche normale de l'égalité des conditions, base de la révolution démocratique – qu'il juge comme d'autres « irrésistible ». Il y voit « le fait le plus continu, le plus ancien et le plus permanent que l'on connaisse dans l'histoire ». (DA, t.1.1:9, 18) Les causes de la révolution égalitaire sont donc (à la fois et dans cet ordre) : la Providence, les institutions et les mœurs des sociétés où elle se construit. La démocratie est basée sur l'égalité des droits (ordre institutionnel), des conditions (ordre social), mais surtout sur l'appartenance commune à l'humanité (ordre naturel et divin). Parler de ceux qui ne bénéficient pas des garanties juridiques, sociales et morales de l'égalité en terminant revient à leur donner une place centrale dans le tableau général. Oui, mais laquelle ?

Voyage dans la chambre noire américaine

Il est épineux de s'intéresser au sort des Indiens et des esclaves, car ils ne bénéficient aucunement de ce triple mouvement démocratique.

Cependant Tocqueville se fait une obligation « d'y revenir en terminant », pour finir le livre en ouvrant l'esprit du lecteur par une « conjecture » sur l'avenir, suggestive, mais imprécise. Peut-être est-ce pour lui donner l'envie de lire le second volume qu'il envisage d'écrire, et le goût de poursuivre le raisonnement tout seul et d'imaginer la suite.

En tout cas, il s'astreint à traverser les apparences, car la fresque américaine, sans les Noirs et les Indiens, cachés dans les détails et dans le dernier chapitre (qui dit explicitement par son titre qu'ils y sont), serait une « aberration où la réalité est subjuguée par une vision de l'esprit » (Baltrušaitis, 1996:7) : celle d'une société paisible et heureuse. Tocqueville a mis en place un « subterfuge optique où l'apparent éclipse le réel » (*ibid.*) dans les dix-neuf premiers chapitres, car les autres Américains, les non-Blancs, y sont présents, même si peu visibles, voire indiscernables pour un œil profane.

Tocqueville construit ainsi la première *anamorphose conceptuelle* (Bernardot, 2012) de la démocratie. Jusque-là, il portait un regard panoptique sur l'Amérique, un regard de face, embrassant l'ensemble. Dans ce dernier chapitre, il change de posture pour faire apparaître les détails de la fresque, imperceptibles précédemment. « Cette technique de composition permet de dissimuler des groupes sociaux *parias* dans le tableau général » (Bernardot, 2006), en l'occurrence les Indiens et les Noirs, puis de les faire surgir comme problématiques au moment idoine. Cette technique a été ensuite réutilisée par nombre d'auteurs, qui décriront de manière positive les régimes démocratiques, en mettant en valeur le

développement des organisations bienveillantes des États tutélaires du Welfare d'une part, et en exhibant les marques de la progression des droits des individus consécutives à leur action d'autre part. L'autre aspect de ces dispositifs démocratiques de prévoyance et d'assurance, à savoir le renforcement des instruments de contrôle, de contrainte et d'assujettissement pour les indésirables, qui demeurent des sans-droits, est alors laissé dans l'ombre.

Tocqueville quant à lui finit cependant par faire apparaître l'image de l'autre dévalué et assujetti soit par petites touches tout au long du volume pour la minorité indienne, soit dans ce seul chapitre, pour la question de l'esclavage et de la ségrégation des Noirs. Ce petit autre était jusque-là caché derrière le grand autre (le Blanc américain). C'est la modification de l'angle de vue qui les fait sortir de l'ombre. Dans la vue de face qui précédait, c'est la figure majestueuse de l'Amérique, incarnée parfois par les nobles traits de ses pères fondateurs et des premiers présidents américains, comme par celles de ses citoyens blancs, qui ressortait. Dans la vue de côté, ce sont les autres, les non-Blancs, qui apparaissent.

Si l'on prête attention aux précisions qu'il apporte concernant sa démarche en général et à propos de ce qu'il va traiter dans ce dernier chapitre en particulier, il devient évident que la première *Démocratie* est un tableau à secrets. De même que ces œuvres de la Renaissance « où des paysages, des scènes de guerre, de villes en flammes ou des griffonnages apparemment sans signification, cachaient des figures de souverains (Charles Quint, François I^{er} par exemple), qui n'apparaissaient

clairement qu'à l'issue de la recomposition anamorphotique » (Bernardot, 2006), les forêts et les plaines désertes recèlent des indigènes et des esclaves, qui apparaissent comme des figurines dans l'immense toile si on la considère d'un point de vue différent. Durant le reste du voyage et du cheminement du livre, « en traversant un canton désert [...] en parvenant sur les bords d'un lac tout environné de forêts l'on se retrouv(ait) comme au commencement du monde. » (126) Mais cette nature apparemment sauvage et vierge était emplie de traces, de signes, de « débris », d'un peuple laborieux qu'il découvre à présent, exhumant des civilisations disparues, celles des premiers habitants. Sous la figure de la démocratie souveraine, il montre les visages de ses sujets les plus asservis. Pour les apercevoir, il faut fouiller des yeux et scruter l'espace en se plaçant de côté.

Le peuple des Blancs-américains n'est pas seul dans le paysage (géographique, institutionnel), mais les Indiens et les Noirs s'y trouvent aussi, peut-être cheminant dans les plaines ou occupés aux travaux agricoles dans la solitude des champs de coton. Certes les Blancs y figurent *en majesté* : « Parmi ces hommes si divers, le premier qui attire les regards, le premier en lumière, en puissance, en bonheur, c'est l'homme blanc, l'Européen, l'homme par excellence ; (mais) au-dessous de lui paraissent le Nègre et l'Indien. » (162) Pour les apercevoir écrasés et humiliés, il faut fouiller des yeux le tableau, ce qu'il fait dans ce chapitre.

Tocqueville s'enfonce alors comme un explorateur romantique dans le Désert (i.e. dans les territoires indiens et de la frontière) ; il profite de l'arrêt d'une diligence en panne entre deux

stations, sur une bordure de village, ou de la lente avancée d'un vapeur sur une rivière gelée, qui laisse le loisir d'observer ce qui se passe sur la rive, pour regarder ceux qui se tiennent au milieu du peuple américain. « Comme les perspectives qui, de face, ne montrent rien que confusion, mais qui, vues obliquement prennent une forme distincte », selon l'expression de Shakespeare dans *Richard II*, la vue de biais de la société américaine permet de deviner d'autres objets, d'autres figures du tableau. La question raciale peut ainsi être déchiffrée par l'explorateur téméraire qui guide dans cette aventure le lecteur français courageux. L'écrivain le fait passer de l'autre côté du miroir avec la certitude de revenir du bon côté ensuite. Muni de cette clé de réinterprétation, il peut avec l'auteur entamer la lecture à rebours de l'ensemble, en partant de ce point.

Car, dans ce chapitre, Tocqueville va porter son attention sur la situation des Indiens, puis sur la condition noire/nègre. Il éclaire momentanément les enjeux que représentent pour l'Amérique à venir tant l'expropriation et le déplacement forcé des uns que l'esclavage et la ségrégation des autres. Indiens et Nègres (au sens de « Noirs nés en Amérique », et donc souvent de condition servile ou esclave) et Noirs (au sens d'affranchis) n'apparaîtront d'ailleurs plus dans la seconde *Démocratie*⁸. L'esclavage et la servitude seront des

8. On désignera par l'expression « seconde *Démocratie* » le deuxième volume de *De la démocratie en Amérique*, publié en 1840, cité dans l'édition électronique des classiques des sciences sociales, <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.toa.dem2>. Les citations seront accompagnées de la mention : « DA, t.2.1, page » pour les deux premières parties du volume, et « DA t.2.2, page » pour les troisième et quatrième parties.

figures de style, prenant leur sens métaphorique de condition de serviteur de l'État, d'un parti ou d'une église ou de citoyens assujettis à une règle inique.

Pour donner à voir ces objets mal intégrés dans la fresque, il plonge momentanément dans l'ombre l'architecture institutionnelle et politique, faisant ainsi surgir des figures clés hors du plan du tableau, dans le champ de vision et même dans l'espace du spectateur. De même que dans les portraits du Caravage, les personnages principaux du chapitre sont placés dans un décor sauvage ou rudimentaire (la forêt, la cabane, les défrichements) et plongés tantôt dans la lumière, tantôt dans les ténèbres. Il met ainsi en évidence les sombres dangers qui guettent la lumineuse démocratie américaine, avant de les replonger dans l'ombre, pour ne garder que les lignes de force de la fresque. Ainsi, le manque central dans le tableau américain appartient « au registre de ce qui est perdu, c'est-à-dire de ce qui ne peut pas se voir » (Douville, 2005). Tocqueville use de cet artifice pour accéder et faire accéder le lecteur au réel insoutenable de la destruction des Indiens et de la condition asservie des Noirs américains.

Puis la lumière s'éteint d'un coup dans les quelques pages de la conclusion générale de la première *Démocratie*. Tocqueville se remet en scène comme un visiteur qui s'éloigne d'une ville pour avoir une vision globale et panoramique : « Je serai comme le voyageur qui, en sortant des murs d'une vaste cité, gravit la colline prochaine. À mesure qu'il s'éloigne, les hommes qu'il vient de quitter disparaissent à ses yeux ; leurs demeures

se confondent ; il ne voit plus les places publiques ; il discerne avec peine la trace des rues ; mais son œil suit plus aisément les contours de la ville, et pour la première fois, il en saisit la forme. » (214) et les autres objets en disparaissent complètement. Il va boucler le volume qu'il avait ouvert dès la première phrase sur cet appel à la contemplation du Nouveau Monde en proposant une synthèse qui le cache : « Jusqu'à présent, en parlant de la destinée future des États-Unis, je me suis efforcé de diviser mon sujet en diverses parties, afin d'étudier avec plus de soin chacune d'elles. Je voudrais maintenant les réunir toutes dans un seul point de vue. Ce que je dirai sera moins détaillé, mais plus sûr. » (248) Cette certitude a moins trait à la validité de la synthèse qu'à la sécurité théorique. Il s'agit de sauver la thèse défendue, d'en protéger l'idée mère : « J'apercevrai moins distinctement chaque objet ; j'embrasserai avec plus de certitude les faits généraux. » (*ibid.*) Le point de vue doit préserver l'unité et faire disparaître les objets encombrants pour tenter de garantir le succès du livre.

Il voile alors à nouveau l'autre Amérique pour réenchanter le paysage : « Les détails de cet immense tableau sont restés dans l'ombre ; mais mon regard en comprend l'ensemble, et je conçois une idée claire du tout. » (*ibid.*) S'ils sont remis dans l'ombre par le théoricien, c'est qu'il est temps pour lui d'achever la tâche et, avant que le lecteur ne referme le livre, de lui indiquer les lignes de fuite du tableau, d'ouvrir son regard. Ces lignes sont la grandeur perdue de la France en Amérique : « Il fut un temps où nous aussi nous pouvions créer dans les déserts américains une grande nation

française et balancer avec les Anglais les destinées du Nouveau Monde. » (248) La suprématie des Anglais sur le nord du continent américain est quasiment acquise : « Ainsi donc, il n'y a plus, à vrai dire, que deux races rivales qui se partagent aujourd'hui le Nouveau Monde, les Espagnols et les Anglais. » (249) L'horizon devient alors planétaire avec la comparaison des deux géants mondiaux, dont l'affrontement est peut-être à venir entre « l'Amérique, grande par la liberté et la Russie, forte de la servitude [...] Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses ; néanmoins, chacun (des deux pays) semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde. » (252)

Mais ne soyons pas si pressés de nous en retourner vers l'Europe... Quelles sont les figures cachées du tableau américain ?

Agier Michel (2013), *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte.

Baltrušaitis Jurgis (1996), *Anamorphoses ou Thamatus Opticus, Les perspectives dépravées 2* (1984), Paris, Flammarion.

Bernardot Marc (2012), *Captures*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant.

Bernardot Marc (2006), « Voyage dans la chambre noire. Les foyers de travailleurs migrants à Paris », *Recueil Alexandries* n° 11 : <http://www.reseau-terra.eu/article653.html>

Douville Olivier (2005), « D'un au-delà de la métaphore, ou lorsque l'anamorphose brise l'allégorie »,

2. L'anamorphose américaine

Figures de la psychanalyse 1, 2005-11 : 105-130. DOI : 10.3917/fp.011.0105.

Duflo Colas (2013), *Les aventures de Sophie. La philosophie dans le roman du XVIII^e siècle*, CNRS édition

Harrington Michael (1967) *L'autre Amérique. La pauvreté aux États-Unis*, Paris, Gallimard.

Lacan Jacques (1973), *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil.

Marienstras Elise (1967), *Les mythes fondateurs de la nation américaine. Essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l'époque de l'indépendance, 1763-1800*, Paris, François Maspero.

Margree Victoria and Bhabra Gurminder K (2001), «Tocqueville, Beaumont and the Silences in Histories of the United States: An Interdisciplinary Endeavour across Literature and Sociology», *Journal of Historical Sociology*, 24, 2011-1, 116-131

Pierson George W. (1938), *Tocqueville and Beaumont in America*, New York, Oxford University Press (réédition 1996).

Turner Frederick Jackson (1963), *La frontière dans l'histoire américaine*, Paris, PUF.

Chapitre 3

Le songe du penseur solitaire

*« I come to you,
And see all this ruin.
What are you doing Alabama? »*
Neil Young, *Alabama*, 1972.

*« Le fleuve Alabama long de 312 miles prend
sa source à Wetumpka longtemps appelé Fort-
Toulouse à cause des colons français
et se jette dans le golfe du Mexique
Retire tes putains de doigts, Red, ou je te ferai
dormir en prison
après avoir creusé son delta à Mobile
C'est si beau Mobile disait Irby Jones
un jour je t'emmènerai. »*
Gilles Leroy, *Alabama Song. Roman*, 2007.

JE ME SOUVIENS QUE, parcourant les forêts qui couvrent encore l'État d'Alabama, je parvins un jour auprès de la cabane d'un pionnier. Je ne voulus point pénétrer dans la demeure de l'Américain, mais j'allai me reposer quelques instants sur le bord d'une fontaine qui se trouvait non loin de là dans le bois. Tandis que j'étais en cet endroit, il y vint une Indienne (nous nous trouvions alors près du territoire occupé par la nation des Creeks); elle tenait par la main une petite fille de cinq à six ans, appartenant à la race blanche, et que je supposai être la fille du pionnier. Une Nègresse les suivait. Il régnait dans le costume de l'Indienne une sorte de luxe barbare : des anneaux de métal étaient suspendus

à ses narines et à ses oreilles ; ses cheveux, mêlés de grains de verre, tombaient librement sur ses épaules, et je vis qu'elle n'était point épouse, car elle portait encore le collier de coquillages que les vierges ont coutume de déposer sur la couche nuptiale ; la Nègresse était revêtue d'habillements européens presque en lambeaux.

Elles vinrent s'asseoir toutes trois sur les bords de la fontaine, et la jeune sauvage, prenant l'enfant dans ses bras, lui prodiguait des caresses qu'on aurait pu croire dictées par le cœur d'une mère ; de son côté, la Nègresse cherchait par mille innocents artifices à attirer l'attention de la petite créole. Celle-ci montrait dans ses moindres mouvements un sentiment de supériorité qui contrastait étrangement avec sa faiblesse et son âge ; on eût dit qu'elle usait d'une sorte de condescendance en recevant les soins de ses compagnes.

Accroupie devant sa maîtresse, épiant chacun de ses désirs, la Nègresse semblait également partagée entre un attachement presque maternel et une crainte servile ; tandis qu'on voyait régner jusque dans l'effusion de tendresse de la femme sauvage un air libre, fier et presque farouche.

Je m'étais approché et je contempiais en silence ce spectacle ; ma curiosité déplut sans doute à l'Indienne, car elle se leva brusquement, poussa l'enfant loin d'elle avec une sorte de rudesse, et, après m'avoir lancé un regard irrité, s'enfonça dans le bois.

Il m'était souvent arrivé de voir réunis dans les mêmes lieux des individus appartenant aux trois races humaines qui peuplent l'Amérique du Nord ; j'avais déjà reconnu dans mille effets divers la prépondérance exercée par les Blancs ; mais il se

3. Le songe du penseur solitaire

rencontrait, dans le tableau que je viens de décrire, quelque chose de particulièrement touchant : un lien d'affection réunissait ici les opprimés aux oppresseurs, et la nature, en s'efforçant de les rapprocher, rendait plus frappant encore l'espace immense qu'avaient mis entre eux les préjugés et les lois. » (164-165)

Tocqueville entame cette songerie du bord de la fontaine, après des banalités du sens commun racial, un parallèle sur les Noirs et sur les Indiens « Le Nègre est placé aux dernières bornes de la servitude ; l'Indien, aux limites extrêmes de la liberté » (163). La dernière phrase précédente les ramasse en une autre asyndète : « La servilité de l'un le livre à l'esclavage, et l'orgueil de l'autre à la mort. » (164). L'évocation du souvenir vient suspendre leur cours. Ce souvenir est placé à la fin de l'introduction juste avant le long développement en cinq parties, de près d'une centaine de pages, qui commence par la condition et le devenir des Indiens pour passer à celui des Noirs américains. Le style et le ton employés dans cette saynète sont très différents de celui du propos général qui suit, organisé et fondé sur des documents juridiques ou des témoignages et entretiens qu'il a consignés dans ses notes.

Ce souvenir est-il imaginaire ? Pourquoi le situe-t-il en Alabama ? La scène aurait eu lieu à Montgomery selon le carnet de voyage ; pourquoi la déplace-t-il dans la forêt, quelque part entre Mobile alors capitale de l'État et la frontière avec la Géorgie dans la première *Démocratie* ? Est-ce une halte de la diligence qui permet au voyageur d'observer la scène ? Ou bien a-t-elle été stoppée inopinément, à cause d'une rupture d'essieu, d'un

pont renversé ou d'une route coupée, qui comme ce fut le cas, à plusieurs reprises (les carnets de notes des deux voyageurs en témoignent), durant ces douze jours de traversée du Sud ? Où est passé Beaumont ? Est-ce une scène vécue ou imaginaire ? Et surtout, quelle est sa fonction dans la démonstration et l'effet recherché sur le lecteur ? Toute une série de questions se posent pour interpréter la vignette et sa fonction dans le chapitre.

Souvenir, souvenir...

C'est sur ce tableau « où se rencontre quelque chose de particulièrement touchant » que je vais focaliser mon attention. Il s'agit du second « souvenir de voyage », annoncé par la formule « Je me souviens », dans le texte de la première *Démocratie*. Le premier était un récit romantique, écrit lors du voyage sur les Grands Lacs. Il y racontait la découverte de l'île « des Français », ainsi nommée, car elle aurait été occupée par un couple fuyant de la Révolution. Ce premier « souvenir » mettait en scène la solitude du voyageur à la recherche des traces de la présence française et des nations indiennes disparues selon un canon exotique romantique à la mode : « Je me souviens qu'en traversant l'un des cantons déserts qui couvrent encore l'État de New York, je parvins sur les bords d'un lac tout environné de forêts comme au commencement du monde. Une petite île s'élevait au milieu des eaux [...] Une pirogue indienne était tirée sur le sable ; j'en profitai pour aller visiter l'île qui avait d'abord attiré mes regards, et bientôt après j'étais parvenu sur son rivage. L'île entière formait une

de ces délicieuses solitudes du Nouveau Monde qui font presque regretter à l'homme civilisé la vie sauvage. »(125). Cette réminiscence renvoyait à l'imaginaire exotique de l'aventure du civilisé dans le Désert (les grandes plaines et les forêts), celui d'un Fenimore Cooper (*Le dernier des Mohicans*, paru en 1826, comme *Atala*, fait partie des lectures de voyage des deux jeunes gens). L'île « du Français », située sur le lac Oneida au nord de l'État de New York, est l'un des topoï exotiques, qui va hanter le roman européen avant ceux de l'orientalisme tout au long du XIX^e siècle : les deux jeunes gens s'y rendront en excursion durant leur périple de l'été 1831. Tocqueville n'y rencontre personne et il ne lui arrive rien.

De même la scène de la fontaine est présentée comme un moment de distraction, une pause dans le déroulement d'un voyage d'études extrêmement studieux. Le souvenir est rapporté dans la foulée d'une anecdote, que Tocqueville tiendrait d'un major américain rencontré à Green Bay (Wisconsin) et dont il reprend le récit mot à mot. Lors de la guerre d'Indépendance, un Indien du Nord sort de son uniforme le scalp ensanglanté d'un Anglais qu'il a tué au combat. L'atavisme l'a repris : bien qu'élevé dans un collège de Nouvelle-Angleterre, il est resté un sauvage.

Or dans la scène de la fontaine qui vient immédiatement après, il ne se passe rien ; point de ressort saisissant, ni de surprise macabre, ou de diable sorti de nulle part. C'est une scène fleurie juste après un fait divers dont l'accessoire est « une chevelure d'Anglais dégouttante de sang ». Il s'agit d'un suspens, d'un temps de bref repos et de distraction. C'est une diversion, au sens fort du

terme, dont on ne sait si elle est vraie ou inventée. Peu importe d'ailleurs, car elle n'est pas présentée comme un relevé ethnographique ni comme un inventaire de l'état des races et de leurs rapports, bases d'une interprétation scientifique. C'est plutôt un tableau bucolique, qui prête à la rêverie, à l'émotion exotique ou aux fantasmes érotiques. Il propose là une image idéale, la fiction d'un avenir radieux.

Le voyageur français, fugitivement solitaire, surprend trois femmes : une petite créole, décrite comme la fille, une Nègresse, et une Indienne de la nation Creek (Muscogee). Tocqueville ne se contente pas d'indiquer la place, vide pour une fois, de l'homme blanc : le pionnier n'est pas là. Mais la cabane, qui est la demeure de l'Américain, en indique l'existence par métonymie. Elle s'est substituée à la vaste et confortable maison du planteur, mentionnée dans le journal de voyage. Il remplace l'archétype du riche planteur de La Nouvelle-Orléans ou de Mobile, propriétaire d'esclaves, qui travaillent sur ses grandes exploitations et se veut l'aristocrate du Nouveau Monde par le pionnier de l'Ouest, un pionnier absent, car absorbé dans ses travaux quotidiens.

Il introduit à la place son propre personnage dans le tableau. Il prend place dans le cadre de ce dispositif entièrement féminin : c'est celle du touriste et de l'observateur dont la présence serait tolérée par les femmes : « *Je ne voulus point pénétrer dans la demeure de l'Américain, mais j'allai me reposer quelques instants sur le bord d'une fontaine qui se trouvait non loin de là dans le bois. [...] Elles vinrent s'asseoir toutes trois sur les bords de la fontaine...* » Il suggère ensuite qu'il s'est carrément

imposé et a fait intrusion dans leur intimité : « *Je m'étais approché et je contemplais en silence ce spectacle.* » Ce moment d'observation à la dérobée s'interrompt brutalement : « *Ma curiosité déplut sans doute à l'Indienne, car elle se leva brusquement, poussa l'enfant loin d'elle avec une sorte de rudesse, et, après m'avoir lancé un regard irrité, s'enfonça dans le bois.* »(166). La description se clôt de façon elliptique et différemment de ce qui figurait dans les carnets et dans une lettre à sa belle-sœur Alexandrine. L'Indienne n'y voyait pas Tocqueville, mais se levait en apercevant quelqu'un ou quelque chose dans le bois, selon Pierson, le biographe américain de Tocqueville. Puis il insiste sur le fait qu'il a « *rencontré dans ce tableau quelque chose de particulièrement touchant : le lien d'affection entre des races divisées* ». Il s'agit donc d'une parabole. Tocqueville tire la conclusion de son anecdote en la généralisant, mais a contrario.

Cette saynète sans paroles est également révélatrice d'une économie romantique des sentiments. Le souvenir relaté est donc celui d'une rencontre. La fonction de la vignette, au sens pictural et clinique du terme, est ambiguë. Ni simple tableau esthétique ni portrait socio-ethnographique, elle s'avère être les deux à la fois. Elle est avant tout destinée à sensibiliser le lecteur à la question importante qu'il va aborder. Par son caractère scénarisé, ce passage contraste avec les poncifs raciaux à l'œuvre dans les portraits parallèles du Noir et de l'Indien qui précèdent. Comme ses contemporains, il prête a priori aux nègres « cette disposition de l'âme qui rend l'homme insensible aux misères extrêmes, et souvent même lui donne une sorte de goût dépravé pour la cause

de ses malheurs » (164). Tout se passe donc comme s'il commençait par rassurer son lecteur en reprenant à son compte, sans plaisanter quelques lieux communs, avant de les détourner par l'image du rêve. Par sa brièveté, cette anecdote tranche avec les descriptions précises et informées qui suivent. La caricature de « l'Indien » qui précédait était tout aussi imprégnée des clichés raciaux de l'époque que celle du Noir. Il introduit ici un petit changement, car la fierté des « sauvages » du Nouveau Monde est ici attribuée à une jeune femme chez qui « *on voit régner jusque dans l'effusion de tendresse un air libre, fier et presque farouche* ». Le costume de cette indomptable « *plein d'une sorte de luxe barbare* » est décrit avec soin : « *Des anneaux de métal étaient suspendus à ses narines et à ses oreilles ; ses cheveux, mêlés de grains de verre, tombaient librement sur ses épaules.* » Quant à l'autre femme, elle est « *revêtue d'habillements européens en lambeaux* », signe de sa dépendance à la maisonnée des Blancs.

Dans la forêt d'Alabama

Beaumont et Tocqueville parcourent le Sud en 12 jours. Après avoir traversé en bateau le lac Pontchartrain depuis La Nouvelle-Orléans, ils prennent une diligence jusqu'à Mobile le 4 janvier. Le 6 ils sont à Montgomery, le 8 à la frontière de l'État (à Fort-Mitchell) et le 12 à proximité de Norfolk (Virginie), avant d'atteindre Washington. Ils arrivent à Mobile avec le désir d'en partir au plus vite, ce dont atteste Beaumont dans sa correspondance avec son père : ils obtiennent de deux passagers qu'ils leur cèdent leur place dans

3. Le songe du penseur solitaire

la diligence qui doit les emmener à Montgomery pour qu'ils rejoignent la ligne qui traverse les États du vieux Sud et de la Coton Belt ou Black Belt-terre de l'esclavage et des plantations de coton et de tabac. Ils vont donc traverser le Mississippi, la Louisiane, la Géorgie, la Caroline du Sud et du Nord en deux semaines et ne passer que quatre jours en Alabama la plupart du temps dans les transports.

Les deux voyageurs français empruntent la route des diligences de Montgomery à Norfolk. Cette route « couvrait une distance de mille six cent cinquante kilomètres ; ils firent ce trajet en douze jours (du 4 au 15 janvier), soit, en moyenne, cent quarante kilomètres par jour » (Jardin, 1984:165). Les deux voyageurs ont donc fait une traversée-éclair du Sud. Ils décident de « s'attarder » à La Nouvelle-Orléans en Louisiane, ancienne colonie française cédée aux Anglais, y passant trois jours au lieu d'un prévu. Ils arrivent à Mobile où ils restent quelques heures. À Montgomery, ils ne font que passer. Mobile est alors la capitale de l'Alabama (avant Montgomery). Au XVIII^e siècle, avant qu'elle ne passe aux mains des Espagnols puis des Anglais, c'était le poste le plus avancé au sud, de l'emprise française sur le continent nord-américain de la Nouvelle-France. C'est un lieu de villégiature d'été et surtout l'un des principaux ports du Sud, vivant des exportations de coton : elles représentent 90 % du total de son activité et la placent alors en seconde position derrière La Nouvelle-Orléans. Avec la capitale de la Louisiane, ce sont les deux centres économiques de la région. Mobile est aussi l'un des marchés aux esclaves les plus importants de l'Union. D'ailleurs, près de la

moitié de la population de l'Alabama, est alors esclave. À Mobile comme à La Nouvelle-Orléans, les populations sont très mélangées et métissées avec des Européens et des Indiens de différentes nations, mais aussi avec des Noirs de la traite, installés depuis plusieurs générations.

Le souvenir était situé dans le carnet portatif de voyage, près de Montgomery, car un territoire des Creeks se trouvait à l'est de la ville dont Tocqueville dit que l'Indienne serait originaire. Ici il est plus flou et la localise dans « les forêts qui couvrent encore l'État d'Alabama ». Il est vraisemblable qu'il a aperçu la cabane d'un colon et les femmes lors d'une panne de la diligence dans la forêt, cela le serait moins s'il s'agissait de la maison d'un planteur, comme dans le carnet. La cabane du pionnier, archétype de l'Américain nouveau, s'est substituée à la vaste et confortable maison du planteur. Il remplace le « riche planteur », propriétaire d'esclaves, qui travaillent sur ses grandes exploitations et se veut l'aristocrate du Nouveau Monde, car il correspond plutôt à la région de la Nouvelle-Orléans ou de Mobile, par le pionnier de l'Ouest.

Il précise entre parenthèses : « *Nous nous trouvions alors près du territoire occupé par la nation des Creeks.* » Or, c'est dans cette région qu'ont eu lieu les grandes batailles de la guerre contre les Creeks [Red Stick War] de 1813-14, qui a fait suite à la guerre contre les Anglais et qui a conduit à l'inclusion de ces territoires dans l'Union : la persécution des Indiens commence après cette guerre, où le général Jackson, allié aux Choctaws, écrase les Creeks, alliés aux Anglais. Elle s'est amplifiée (avec la loi de déplacement de

3. Le songe du penseur solitaire

1830) et bat son plein quand Tocqueville y passe. Il choisit donc de situer le souvenir en l'Alabama plutôt qu'en Louisiane, où il est pourtant resté plus longtemps, car l'État récemment créé est emblématique de la nouvelle Amérique : il a été détaché du Mississippi, pour devenir le 21^e État des États-Unis en 1821. Il précisera plus loin : « En 1829, l'État d'Alabama divise le territoire les Creeks en comtés, et soumet la population indienne à des magistrats européens »(178).

Ainsi le choix d'une Creek dans la vignette, comme celui des Choctaws dans le développement sur les Indiens relève de la condensation. Il s'agit donc de montrer avec une seule image, « les restes d'une grande nation », victimes du contact avec les colons blancs. Les traits qu'il leur donne dans la vignette sont ceux d'une « *femme sauvage à l'air libre, fier et presque farouche* » d'une Vierge du Désert, d'une Eve des origines, apparaissant et disparaissant à nos yeux ébahis : « *Et je vis qu'elle n'était point épouse, car elle portait encore le collier de coquillages que les vierges ont coutume de déposer sur la couche nuptiale* » (163). C'est une allégorie.

Ainsi Tocqueville fait coïncider un moment-clé dans l'histoire des États-Unis, et un point tournant de son voyage, dont il entame alors la dernière phase. Les visites et interviews se sont arrêtées, le retour en France approche. Il y a plusieurs causes à cela : les conditions météorologiques sont extrêmes depuis la fin novembre, le manque de subsides se fait sentir, et l'épidémie de choléra qui sévit en France, les inquiète pour leurs proches et les conduit à abrégé la fin du circuit. Les deux voyageurs conviendront qu'ils n'ont eu qu'un

aperçu rapide des États du Sud, que Tocqueville compense par le travail ultérieur sur les sources et par les notes du parcours de tourisme de l'été sur les Grands Lacs concernant la question indienne. Il cherche ici dans un raccourci imagé à rendre compte de ce moment de l'histoire des États-Unis. Il choisit la vraisemblance spatiale et anthropologique. La région qu'il parcourt est un territoire Creek ancien : il y situe son souvenir.

Une scène de genre

L'Indienne est placée au premier plan du tableau : « *Tandis que j'étais en cet endroit, il y vint une Indienne ... elle tenait par la main une petite fille de cinq à six ans... Une négresse les suivait.* » Elle vient en premier, la fillette blanche ensuite et enfin, décrite de manière très succincte, la Négresse. Il plonge son lecteur presque sans prévenir dans cette scène entièrement féminine et sans paroles en l'introduisant avec le voyageur fatigué. Le choix des trois femmes tient à leur subordination de genre, de la race, d'âge ou de statut social qui les prive de liberté de parole. D'ailleurs le seul portrait muet d'Indien qu'il campe d'après observation dans *De la démocratie en Amérique* est celui de cette Indienne ; et c'est dans ce chapitre. L'autre est un portrait de groupe avec chiens, qui intervient un peu après, dans la vignette sur la déportation des Choctaws. De même la seule rencontre avec un esclave qu'il évoque est celle avec une esclave et c'est dans ce chapitre.

Le tableau est agreste et champêtre à la fois. Il le localise au bord sur le terrain défriché d'un pionnier situé en lisière d'un bois. Elle marque

3. Le songe du penseur solitaire

la limite entre l'agraire et l'agreste, la culture et la nature, le domestiqué et le sauvage. Il dessine cette frontière en soulignant le sentiment d'isolement et de distance du voyageur européen qui s'accorde une pause. Le registre employé est littéraire et dans la droite ligne du roman anglais et français du XVIII^e siècle.

La nature anthropomorphisée ne sert pas que de décor. Elle est le reflet des caractéristiques des relations humaines. La description est construite comme une scène de mise en présence du civilisé et des sauvages : son regard trop appuyé les effarouche. Elle est empreinte des récits romantiques sur les Indiens nord-américains et leur résistance vaine au conquérant. L'Indienne est la cousine lointaine de l'Atala de Chateaubriand, personnage-titre du roman qui l'a marqué, comme en témoigne par exemple cette mention dans une lettre à sa cousine, Eugénie de Grancey, envoyée de New York le 10 octobre 1831, où il joue sur l'exotisme : « Quant aux Indiennes, je ne vous en dirai autre chose, sinon qu'il faut lire *Atala* avant de venir en Amérique ». (Lettres, 234). Ces physiologies travaillées, ces décors de théâtre dressés pour amuser le correspondant, sont fusionnés ici en un seul portrait exagéré, une caricature. Les esquisses des lettres sur les Indiens servent de base, au portrait de l'Indienne de la vignette. Mais « hormis cette dimension proprement littéraire, c'est aussi à une véritable *expérience des limites géographiques*, mais également politiques et esthétiques » (Le Scanff, 2006:225), que Tocqueville se confronte alors. Dans cette scène de la fontaine, il désigne non seulement les limites de la civilisation, mais un paradis perdu. Il s'agit

aussi « de montrer la supériorité américaine sur une Europe trop longtemps condescendante à l'égard du Nouveau Monde » (*ibid.* : 229). Comme dans l'art romantique, Tocqueville « éternise les vestiges », d'une Amérique de fantaisie, occultant l'histoire passée et présente des natifs.

Il innove sur la base de ce canevas classique, en transportant la scène de rencontre avec les Indiens depuis les territoires du Nord vers ceux du sud des États-Unis. Il y ajoute donc un autre personnage qui deviendra central dans le roman colonial de l'après-guerre de Sécession : la jeune femme noire. Cette vignette fait appel à l'imagination et à la culture littéraire du lecteur pour raviver son attention et pour qu'il accepte sa thèse. Elle résonne avec la rencontre avec la négritude dépeinte par Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

« *Nous nous avançâmes vers une habitation. Des bois de baumiers et de cèdres de la Virginie, des oiseaux moqueurs et des cardinaux, annonçaient, par leur port et leur ombre, par leur chant et leur couleur, un autre climat. La maison, où nous arrivâmes au bout d'une demi-heure, tenait de la ferme d'un Anglais et de la case d'un créole. Des troupeaux de vaches européennes pâturaient des herbages entourés de claires-voies, dans lesquelles se jouaient des écureuils à peau rayée. Des noirs sciaient des pièces de bois, des blancs cultivaient des plants de tabac. Une négresse de treize à quatorze ans presque nue et d'une beauté singulière, nous ouvrit la barrière de l'enclos comme une jeune Nuit...* » (*Mémoires d'outre-tombe*, I.6).

Chateaubriand mettait en scène des esclaves, mais aussi le commerce entre lui et la jeune femme

noire : le don et le contredon entre l'homme civilisé et la femme domestiquée. Tocqueville décale la vignette de la Virginie vers l'Alabama, du moment de l'arrivée en Amérique vers celui du départ. Chateaubriand décrivait là son arrivée à Baltimore quand Tocqueville situe le souvenir à la fin de son propre voyage.

Le ton du chapitre

Tocqueville, sortant de cette image romantique, fera preuve dans la suite du chapitre d'un grand luxe de détails à l'appui de sa thèse énoncée comme un constat. Il passera du style littéraire de la vignette romantique, où les airs farouches et fiers, les effusions de tendresse ou les regards irrités disent sa familiarité avec les didascalies de la tragédie classique, au style neutre du constat factuel. Car il se lance immédiatement après, non pas dans un plaidoyer pro-indigène, mais dans une conjecture sur les conséquences délétères de l'esclavage et de la ségrégation.

Il n'emploie pas l'ironie, se démarquant de Montesquieu, dont le positionnement était à un double titre plus ambigu. Premièrement, Montesquieu consacrait un chapitre de *De l'esprit des lois* à la traite négrière (ce que ne fera pas Tocqueville) où il raillait les arguments en sa faveur. Cependant dans le Livre XV, il « ne condamnait pas l'esclavage en général, mais uniquement les excès d'une pratique qu'il s'agissait de contrôler non supprimer » (Sala-Molins, 2008:92), alors que Tocqueville s'insurge nettement contre l'institution elle-même. Deuxièmement Montesquieu ne s'est pas engagé en faveur de son abolition. Même

si sa position a été « répercutée et amplifiée par d'innombrables voix qui faisaient écho à la sienne, et finirent, sans rien ajouter à ses arguments, par créer un courant d'opinion *en faveur* de l'affranchissement des esclaves, Montesquieu ne l'avait ni prévu ni souhaité » (Duchet, 1995:138). À l'inverse, rentré en France, Tocqueville va faire de l'émancipation (progressive) des esclaves dans les colonies l'un des axes de son activité parlementaire. Il adhère à la Société de lutte contre l'esclavage créée par le duc de Broglie dès sa création en 1834 (ainsi que Beaumont).

Dans la vignette, il tente juste de préparer les esprits à ce qui va suivre par ces portraits types : il va leur montrer ce qu'il a découvert dans le Sud. Voilà pourquoi il incarne les stéréotypes racistes de manière décalée. Il les subvertit en leur donnant des traits féminins, procédé choisi pour sensible la condition des Indiens et des Noirs doublement étrangère à ses lecteurs : libres et européens.

Benoît Jean-Louis (2004), *Comprendre Tocqueville*, Paris, Armand Colin.

Bruneteaux Patrick (2013), *Le colonialisme oublié. De la zone grise plantationnaire aux élites mulâtres à la Martinique*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant.

Compagnon Antoine (2004), « Tocqueville et Chateaubriand : deux antimodernes ? », in Mélonio Françoise et Diaz José-Luis (dir.) *Tocqueville et la littérature*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne : 37-59.

Duchet Michèle (1995), *Anthropologie au siècle des Lumières* (1971), Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité ».

3. Le songe du penseur solitaire

- Encyclopedia of Alabama (2007), Entries « Creeks in Alabama » ; « Mobile », <http://www.encyclopediao-falabama.org>.
- Ehrard Jean (2000), *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle* (1963), Paris, Albin Michel.
- Julien Dominique (1993), « L'anecdote américaine chez Tocqueville : la méconnaissance du double », *Romantisme*, 1993-82 : 57-72.
- Le Scanff Yvon (2006), « Quinze jours dans le désert. Tocqueville et la « wilderness », *Études*, 2:223-233.
- Perec Georges (1978), *Je me souviens*, Paris, Hachette.
- Pierson George W. (1996), *Tocqueville and Beaumont in America* (1938), New York, Oxford University Press.
- Sala-Molins Louis (1992), *Les misères des Lumières. Sous la raison l'outrage*, Paris, Homnisphères.
- Vallée Jacques (1973), *Tocqueville au Bas-Canada*, Écrits datant de 1831 à 1859 (de son voyage en Amérique et après son retour en Europe), Montréal, Les Éditions du Jour, <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.toq.toc>.

Chapitre 4

Le cogito du rêveur

« *Même quand la rêverie donne l'impression d'une fuite hors du réel, hors du temps et du lieu, le rêveur de la rêverie sait que c'est lui qui s'absente – lui en chair et en os – et devient un "esprit", un fantôme du passé et du voyage* »

Gaston Bachelard, 1960.

« *Comment le rêve, porteur du désir du sujet, peut-il produire ce qui fait surgir à répétition le trauma ?* »

Jacques Lacan, 1973.

QUEL EST le *cogito* du rêveur diurne qui se laisse aller à ses impressions et associations libres⁹ ? La fonction de la vignette fait question. Elle n'est ni clinique, c'est-à-dire base de la démonstration au sens abstrait du terme, ni simplement illustrative. Elle se situe à mi-chemin entre les deux. Telle une définition ostensive wittgensteinienne, elle montre ce qu'elle veut expliquer pour d'abord faire ressentir aux lecteurs les émotions du passant afin qu'il suive la démarche du théoricien. « La rêverie va naître naturellement, dans une prise de conscience sans tension, dans un cogito facile donnant des certitudes d'être, à l'occasion d'une image qui plaît – qui nous plaît

9. L'expression est reprise à Gaston Bachelard, *Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960.

parce que nous venons de la créer, en dehors de toute responsabilité, dans la liberté absolue de la rêverie. » (Bachelard, 1960:130)

Le moment de répit, dépeint dans la vignette est présenté comme un état de rêverie, suscitant la nostalgie de moments d'enfance. Rien de sexuel là-dedans, mais un ravissement de l'observateur. L'enchantement est rompu quand la jeune femme s'aperçoit qu'il les épie. Il devient l'intrus, troublant la quiétude et l'intimité de ce groupe féminin. Débusqué, le voyageur qui se délasse de la fatigue en les regardant ne se fond plus dans le décor, il fait irruption dans la scène au milieu de ce trio composé de deux adultes et d'une enfant. L'observateur est omniprésent dans le tableau. C'est aussi la première fois (la seconde concerne le souvenir sur les Indiens déportés) où il va parler à la première personne et dire « je » dans ce chapitre.

Une vision d'avenir

Il « procède par ajouts de touches descriptives qui visent à relever toutes les manifestations et tous les effets possibles du principe posé au départ de l'argumentation. » (Bercegol, 2004:26) Ici, c'est celui de la coexistence pacifique entre les races qui permettrait, à elle seule, de conjurer le danger de guerre civile menaçant la démocratie. Le souvenir constitue donc tant un « *exemplum* à valeur générale » (*ibid.*) à l'appui de la thèse de l'égalité qu'une issue de secours fantasmatique à la caractérisation terrible des relations entre les races qui va suivre. Le choix de trois personnages féminins n'est pas un hasard qui indique, avant de le formuler, ce désir de paix, la douceur,

la rationalité et la diplomatie étant des qualités qui sont attribuées aux femmes à l'époque et par Tocqueville aux Américaines blanches dans la seconde *Démocratie*. Il choisit de mettre en scène « ces figures de l'ombre qui saisissent le paradoxe gisant au cœur du cliché de la démocratie » (Janara, 2009:57).

Le fait d'introduire ce contre-exemple à ce qu'il va démontrer permet à Tocqueville de laisser un instant sa raison et sa rigueur de côté, pour se projeter vers un avenir peu probable. C'est la fonction de cette *so story* (de cette *histoire comme ça*), relevant du conte pour enfants. Il s'agit d'une fable distrayante en apparence, mais dont la morale est édifiante. L'auteur reste en suspens : il n'esquive pas la réalité au moyen de cette vision idyllique. Il laisse libre cours à sa fantaisie avant de se lancer dans son argumentation détaillée. Le lecteur est invité, non seulement à contempler la scène, mais aussi à y entrer et à se laisser surprendre avec l'écrivain, tant par le mouvement de recul des femmes observées que par la morale qu'il en tire.

Car il clôt sa saynète de rêverie sur une image de réconciliation entre l'opprimé et l'opresseur : « *Il m'était souvent arrivé de voir réunis dans les mêmes lieux des individus appartenant aux trois races humaines qui peuplent l'Amérique du Nord ; j'avais déjà reconnu dans mille effets divers la prépondérance exercée par les Blancs ; mais il se rencontrait, dans le tableau que je viens de décrire, quelque chose de particulièrement touchant : un lien d'affection réunissait ici les opprimés aux oppresseurs.* » Il forme le vœu qu'elle cesse un jour.

Le discours au Mémorial de Lincoln à Washington DC de Martin Luther King le 28 août

1963, lui fera écho, près de cent trente ans plus tard. Luther King, le pasteur de Montgomery (Alabama), incite de même son public à retourner voir le changement inéluctable qui va s'accomplir dans le sud des États-Unis : « Retournez dans le Mississippi, retournez en Alabama, retournez en Caroline du Sud, retournez en Géorgie, retournez en Louisiane, retournez dans les taudis et les ghettos des villes du Nord, sachant que, de quelque manière que ce soit, cette situation peut et va changer. Ne croupissons pas dans la vallée du désespoir. » Après cette accumulation dramatique, Luther King évoque sa vision d'avenir de l'Alabama raciste devenu une terre de fraternité et d'amour : « Je rêve qu'un jour, même en Alabama, avec ses abominables racistes, avec son gouverneur à la bouche pleine des mots "opposition" et "annulation" des lois fédérales, qu'un jour, même en Alabama, les petits garçons noirs et les petites filles blanches pourront se donner la main, comme frères et sœurs. Je fais ce rêve aujourd'hui ! » Dans les deux cas, c'est un rêve de petites filles blanches entourées d'amour. Le révérend Luther King prophétise un temps prochain, qui sera meilleur de par l'action des Noirs eux-mêmes, alors que pour Tocqueville il s'agissait d'un horizon indéfini et incertain.

L'écrivain français change d'ailleurs brutalement de registre, après cette morale réconciatrice. Il quitte d'un coup la contemplation d'une douce scène féminine et maternelle. Cette vision d'un bonheur d'enfant, entouré de deux femmes protectrices et aimantes s'efface comme un mirage : « *La nature, en s'efforçant de les rapprocher, rendait plus frappant encore l'espace*

immense qu'avaient mis entre eux les préjugés et les lois. » L'auteur sort d'un coup le lecteur de l'idylle romanesque pour le plonger dans un examen très détaillé et documenté d'une réalité conflictuelle. Il se lance alors dans la description de l'extermination et de la déportation des Indiens, puis de la condition des esclaves afro-américains.

De même que l'Indienne poussait la petite fille loin d'elle, lançant un « regard irrité » à l'intrus, Tocqueville replonge le lecteur brusquement dans les faits. Le procédé d'écriture qu'il utilise consiste à laisser advenir l'émotion et la vision, puis à l'interrompre subitement – pour passer à la description d'une réalité qui s'y oppose point par point. Il va au bout sa vision enchantée (*Da!*) puis la rejette vivement (*Fort!*) pour la démonter complètement. On peut avancer l'hypothèse que la neutralisation de l'affect d'espoir et d'attachement, la pulvérisation de ce qui peut le soutenir, est l'expression d'un mécanisme psychique de défense traumatique. La répétition de schémas, de représentations et de sentiments stéréotypés est alors le seul recours pour endiguer la surprise qui est génératrice de panique. L'examen des faits de violence esclavagiste et coloniale réactive les affects éprouvés lors du voyage et surtout au moment des bouleversements révolutionnaires français. Ces mécanismes de défense sont mis en place par Alexis, contre le choc qui renvoie à celui de l'arrachement à sa famille et à son monde (i.e. à son milieu aristocratique, à la France et à l'univers des Blancs). Tocqueville restitue ce trouble et ce choc de la rencontre maintenant qu'il l'a surmonté. Alexis est parvenu à refouler les affects négatifs de désarroi et de désorientation pour ne

pas succomber à l'état de détresse psychique qu'il connaît bien, l'ayant éprouvé à plusieurs reprises depuis sa crise d'adolescence¹⁰.

C'est l'alternance entre l'indifférence (ou pour le moins l'insensibilité manifeste du penseur, s'accompagnant, en apparence, d'une indifférence aux souffrances d'autrui) et l'expression exagérée de sentiments convenus d'amour maternel qui permet d'endiguer la panique et le désarroi face à cette situation extrême des minorités. Il donne à voir ces éprouvés contraires de mépris et d'attachement, de condescendance et de sentiment d'infériorité en les distribuant entre les personnages : la petite fille est fatiguée des sollicitations affectueuses de la femme noire et de l'Indienne, qui font preuve à l'inverse de leur attachement en l'entourant de leur affection et de leurs caresses effusives, i.e. manifestant de façon démonstrative et presque excessive leur amour et leur tendresse. Il voile ce clivage du moi d'Alexis qui fait écho à celui qu'il veut susciter dans le Moi blanc du lecteur, en expliquant la scène de manière anthropologique : la hiérarchie des races qu'elle mettrait en évidence – la Blanche, quel que soit son âge étant supérieure – est affichée et soulignée dans la scène : « *La petite fille montrait dans ses moindres mouvements un sentiment de supériorité qui contrastait étrangement avec sa faiblesse et son âge.* »

Les motifs inconscients de l'attitude de l'enfant, dont on se demande qui est la mère entre les deux femmes, sont refoulés. Tocqueville resti-

10. J'utilise le prénom « Alexis », quand je fais référence à l'individu et au sujet psychique, et le patronyme « Tocqueville » sans le « de », pour désigner l'écrivain et l'homme politique ; je procède de même pour son ami, Gustave de Beaumont.

tue une émotion convenue et figée (l'amour maternel) à son lecteur européen grâce à ce dispositif et l'invite à la partager, tout en restant le maître du moment où il la suscite. Ainsi l'émoi d'Alexis ne le submerge pas ni ne lui interdit de poursuivre sa tâche, à savoir de parachever la doctrine démocratique. Alexis de Tocqueville va jusqu'au bout de sa vision protectrice, puis l'abandonne pour ne pas être défait (subjectivement et théoriquement) : il montre ainsi ce qu'il ne voit pas vraiment, il dit ce qu'il ne sait pas.

La description de la scène et la morale qu'il en tire constituent donc un mécanisme de défense puissant. C'est le caractère effroyable du traitement des Indiens auquel il a assisté en direct qui l'amène à produire cette image-écran – la République égalitaire – composante de ce concept-écran – la démocratie. Sa fonction est tant de se rassurer que de convaincre le lecteur de sa solidité. La vision enchantée est une pierre d'attente, charge au public de l'interpréter et de la concrétiser. La conscience du savant s'obsède ainsi sur l'image-écran, qui lui sert de critère manifeste de définition du concept de démocratie. Ce dernier se nécrose, se névrose, car tout ce qui le dément (le despotisme, l'esclavage et la guerre des Blancs contre tous, les inégalités) vient paradoxalement en renforcer la véridicité.

Il fait coexister un court instant son désir avec les faits développant sa vision, puis les tient à nouveau soigneusement séparés. Les obstacles insurmontables à son rêve de justice et de liberté pour tous ne sont donc pas ignorés ; ils sont juste mis de côté le temps de formuler ce désir de paix et d'égalité qui va s'éterniser. Il s'agit d'un mensonge

à soi-même, d'un point de forclusion de l'individu, et d'un détournement de pensée du savant.

Le moi d'Alexis de Tocqueville « rejette la représentation insupportable, en même temps que son affect, et se conduit comme si la représentation n'était jamais parvenue jusqu'à lui » (Laplanche et Pontalis, 1967:164). Ainsi, il ne répudie pas le Réel, mais le met à l'écart, momentanément dans la vision, durablement dans la première *Démocratie* et définitivement dans la seconde. La façon d'énoncer le rêve puis les faits, pour passer ensuite à autre chose, revient à ne donner aucune place fixe à ses remarques sur l'oppression raciale dans la théorie : c'est une question déplacée ; ses considérations à ce sujet sont intempestives. Tocqueville signale son embarras, balise ce point aveugle et explore ce trou dans le Réel. Il délimite cet espace « compliqué (*messy*) et troublant (*unsettling*), qui établit un pont (*spans*) entre le fait de savoir et de ne pas savoir, la bonne et la mauvaise foi, le refus et l'acceptation, l'allégeance et la croyance » (Stoler, 2009:249). Il invente ici le *disregard* sur la démocratie. La malvue, comme on dirait le malentendu.

Les absents de la scène familiale

Que fixe-t-il comme point du tableau ? C'est son centre : l'enfant. Elle est le point de jonction de ses lignes de fuite, celles au bout desquelles le lecteur réinventant le roman familial va reconstituer les portraits de ses père et mère américains. Car c'est « une petite fille blanche de cinq à six ans » qui est au centre de tous les regards des personnages du tableau. Elle est seule. Le père de

l'enfant, le pionnier américain, n'est pas campé dans la scène, alors que Tocqueville s'était attaché à le caractériser sous une forme très littéraire dans plusieurs textes. Ses traits ont été partiellement décrits dans le chapitre précédent, intitulé « Des causes principales qui tendent à maintenir la République démocratique aux États-Unis ». Le portrait a pris place dans le paragraphe où il met en avant les habitudes et l'expérience pratique des Américains contribuant à l'assise du régime démocratique : « À peine arrivé sur le lieu qui doit lui servir d'asile, le pionnier abat quelques arbres à la hâte et élève une cabane sous la feuillée. Il n'y a rien qui offre un aspect plus misérable que ces demeures isolées. Le voyageur qui s'en approche vers le soir aperçoit de loin reluire, à travers les murs, la flamme du foyer ; et la nuit, si le vent vient à s'élever, il entend le toit de feuillage s'agiter avec bruit au milieu des arbres de la forêt. Qui ne croirait que cette pauvre chaumière sert d'asile à la grossièreté et à l'ignorance ? Il ne faut pourtant établir aucun rapport entre le pionnier et le lieu qui lui sert d'asile. Tout est primitif et sauvage autour de lui, mais lui est pour ainsi dire le résultat de dix-huit siècles de travaux et d'expérience. Il porte le vêtement des villes, en parle la langue ; sait le passé, est curieux de l'avenir, argumente sur le présent ; c'est un homme très civilisé, qui, pour un temps, se soumet à vivre au milieu des bois, et qui s'enfonce dans les déserts du Nouveau Monde avec la Bible, une hache et des journaux. » (147) Ce qui fait le pionnier c'est sa Bible, sa langue européenne et son costume. C'est aussi sa demeure, la cabane, lieu rudimentaire, mais authentique, d'expression de la vie civilisée, qu'il décrit ailleurs

comme parfois abandonnée et envahie par la nature exubérante. Elle est l'emblème, l'attribut, la métonymie de l'Américain moyen.

Le narrateur précise que le voyageur « *ne voulut point pénétrer dans la demeure de l'Américain* », donc dans la cabane indiquant la modestie du statut social du pionnier. Il choisit pourtant cette cabane comme archétype de cette Nouvelle Amérique, où « les rangs se confondent ; les barrières élevées entre les hommes s'abaissent » (DA, t.1.1:13). Il choisit le pionnier et pas le planteur, car il a rencontré et interviewé plusieurs d'entre les premiers, mais un seul « riche planteur » (le planteur est toujours riche dans ce livre et ailleurs). Le seul dont il fait d'ailleurs mention dans la première *Démocratie* comme lui ayant donné abri dans son foyer est un « Français » : « Comme je traversais l'un des districts les plus reculés de la Pennsylvanie, la nuit me surprit, et j'allai demander asile à la porte d'un riche planteur [...] je fus donc étrangement surpris de l'entendre discuter le droit de propriété comme aurait pu le faire un économiste, j'allais presque dire un propriétaire. » (128)

Voilà pourquoi il ne situe pas la scène chez un agriculteur esclavagiste : le lecteur ne doit pas être égaré par des considérations secondaires, sur le luxe de la maison et sur la richesse de son propriétaire ou sur sa pauvreté (donc sur les inégalités sociales entre élites blanches d'origine européenne et pauvres Blancs américains), ce qui défraîchirait son propos à venir, mais rester concentré sur la question raciale. En outre, il manque de matériaux empiriques pour sa description. Ce caractère rustique de la « demeure de l'Américain », située en lisière de forêt, est donc

seulement suggéré dans la vignette. Ce lieu des relations intimes n'est pas visible, car il situe le tableau à l'extérieur. Cependant, le lecteur peut se figurer l'intérieur sur la base de l'esquisse tracée au chapitre précédent. Elle est le cadre du quotidien que l'enfant partage moins souvent avec son père qu'avec les deux femmes. La cabane rustique est censée refléter l'état d'esprit de l'émigrant dont l'épouse est le prolongement et où l'on imagine mal que les trois femmes (si épouse blanche il y a), l'homme et l'enfant tiennent ensemble.

Tocqueville indique ainsi qu'il se refuse à désigner l'une de ces deux femmes, qui traitent l'enfant avec tant d'affection et de protection contre les dangers de l'étranger, comme sa mère. Elles ne correspondent pas à la représentation archétypale de la femme du pionnier, pièce centrale du dispositif de conservation et de transmission des valeurs de la société ségrégative américaine, en raison de sa dévotion au foyer, soutenue par son éducation puritaine : « La religion règne souverainement sur l'âme de la femme, et c'est la femme qui fait les mœurs. » (136) Il réitère cette affirmation générale péremptoire à l'identique dans la seconde *Démocratie* en précisant : « Il n'y a jamais eu de sociétés libres sans mœurs et, ainsi que je l'ai dit dans la première partie de cet ouvrage, c'est la femme qui fait les mœurs. Tout ce qui influe sur la condition des femmes, sur leurs habitudes et leurs opinions, a donc un grand intérêt politique à mes yeux. » (DA, t.2.1:43). Il décrira alors cet enfermement par le mariage des jeunes Blanches américaines : « En Amérique, l'indépendance de la femme vient se perdre sans retour au milieu des liens du mariage. Si la jeune fille y est moins contrainte que partout

ailleurs, l'épouse s'y soumet à des obligations plus étroites. L'une fait de la maison paternelle un lieu de liberté et de plaisir, l'autre vit dans la demeure de son mari comme dans un cloître. » (*ibid.* : 46)

Il dépeindra son existence comme un sacrifice : « J'ai souvent rencontré jusque sur les limites du désert de jeunes femmes qui, après avoir été élevées au milieu de toutes les délicatesses des grandes villes de la Nouvelle-Angleterre, étaient passées, presque sans transition, de la riche demeure de leurs parents à une hutte mal fermée au sein d'un bois. » Son courage et son endurance face aux épreuves de la vie sont admirables : « La fièvre, la solitude, l'ennui n'avaient point brisé les ressorts de leur courage. Leurs traits semblaient altérés et flétris, mais leurs regards étaient fermes. Elles paraissaient tout à la fois tristes et résolues. Je ne doute point que ces jeunes Américaines n'eussent amassé, dans leur éducation première, cette force intérieure dont elles faisaient alors usage. » (*ibid.* : 48). Cette épouse religieuse et blanche, cette mère austère et rigide, éprouvée par la vie, est le fantôme du tableau de Tocqueville, et le spectre personnel d'Alexis.

La fillette, un scotome racial

La fillette est désignée « comme la petite fille de cinq à six ans appartenant à la race blanche », la « maîtresse » de la femme noire, la « petite créole » et, enfin, « l'enfant ». Pour commencer, il suppose qu'elle est la fille du pionnier. Il conjecture et incite donc le lecteur à faire des hypothèses dès le début de la scène. Répondons à son invitation. Comment entendre ce terme, qui vient du portugais *crioulo*

voulant dire : « métis noir du Brésil » (1632) par rapport à l'intention de l'auteur comme à l'économie de la vignette ? Vraisemblablement pas dans le sens de « domestique née dans la maison de son maître » (1670) ; pas non plus dans celui de « Noire née aux États-Unis et non issue de la traite », contemporain des deux autres. Ces deux acceptions sont écartées. Sous sa plume, ce mot prend plus vraisemblablement le sens, restrictif et exclusif, de « personne de race blanche née aux colonies¹¹ ». Cependant, dans cette scène comme dans toute l'histoire de la colonisation occidentale, ces sens sont indissociables et superposés selon un processus de condensation.

Concernant l'apparence de la fillette, il ne décrit ni ses vêtements, ni son allure, ni sa posture, à la différence de ce qu'il fait pour ses deux presque-mères, dont l'une est en haillons, l'autre, en tunique traditionnelle qui tient quasiment du costume de cérémonie. Car la peinture répond aux exigences de production des distinctions raciales et racistes, explicitées par Colette Guillaumin. Le Blanc, en désignant l'autre comme le minoritaire et en lui attribuant un certain nombre de marques, le définit comme tel et lui-même ainsi comme majoritaire. En le qualifiant, il le stigmatise et se pose en creux comme établissant les canons de la normalité. La norme raciale ici indiquée est celle de la supériorité blanche, qui fait que, malgré son jeune âge, l'enfant domine les deux adultes, désignées d'abord comme « ses compagnes », donc ses égales par la faiblesse de leur statut, puis comme ses inférieures : « *Celle-ci montrait dans ses*

11. Les définitions sont tirées du *Trésor de la langue française*, des dictionnaires *Littré* et *Robert*.

moindres mouvements un sentiment de supériorité qui contrastait étrangement avec sa faiblesse et son âge ; on eût dit qu'elle usait d'une sorte de condescendance en recevant les soins de ses compagnes. » Ce sont ces attitudes un peu raides, « sa condescendance » exprimant son « sentiment de supériorité », qui la qualifient et finissent d'affirmer et de figer le stéréotype relationnel énoncé à la fin de la scène : « *L'espace immense qu'avaient mis entre eux les préjugés et les lois* », trop immense pour des femmes qui sont dans l'étroite proximité d'une embrassade.

Certes le « tableau » est « touchant », « le rapprochement » et le « lien d'affection » patents, comme il le rappelle dans la morale, mais il ne saurait suggérer qu'une des deux femmes est la mère de l'enfant. La Nature les rapproche, les mœurs et les institutions les séparent, selon le faux parallèle, qui soutient le *disregard*. De fait, en raison de son histoire familiale, Alexis ne peut pas surmonter « le préjugé de race » que Tocqueville expose pourtant clairement dans ce chapitre et désigne comme le point faible de la démocratie : « Si je considère les États-Unis de nos jours, je vois bien que, dans certaines parties du pays, la barrière légale qui sépare les deux races tend à s'abaisser, non celle des mœurs : j'aperçois l'esclavage qui recule ; le préjugé qu'il a fait naître est immobile. »(186) Ce préjugé racial et raciste rend l'esprit de son énonciateur moins clairvoyant et sa psychè moins mobile.

Tocqueville « voit » au sens de l'imagination de la projection, une enfant entourée de tendresse et dirigée par une fêrule éducative impérieuse. Mais ces nounous-gouvernantes-promeneuses

ne sont pas la mère. Peu importe alors qu'elle soit orpheline, car l'enfant est déjà imprégnée des manières élitaires de sa race et de sa classe (c'est ici la classe du planteur qui se superpose à celle de l'agriculteur défricheur). Son éducation est faite, la créolité au sens restreint affirmée dans chacun de ses gestes. Elle a acquis l'hexis corporelle et l'habitus de race nécessaires au maintien de la blancheur. La morale de race/classe consiste à exprimer mépris, dédain et « condescendance » pour les faibles. Une petite fille blanche et deux femmes, une ancienne nourrice et une garde qui la suivent et la servent, tel est le souvenir reconstruit par l'écrivain. Ce qui compte alors c'est de la qualifier comme blanche, comme créole, au sens restreint de descendante de deux lignées de Blancs, non par sa couleur de peau ou par son physique, mais par ses attitudes condescendantes. Mais pour quelle raison ?

Affergan François (1994), « Textualisation et métaphorisation du discours anthropologique », *Communications*, 58:3-44.

Benoît Jean-Louis (2013), *Tocqueville. Un destin paradoxal*, Paris, Perrin.

Bergegol Fabienne (2004), « Tocqueville. De la démocratie en Amérique 2 », *L'information littéraire*, 4-56:23-32.

Compagnon Antoine (1998), *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil.

Eco Umberto (1979), *Lector in Fabula*, Paris, Grasset et Fasquelle.

Janara Laura (2009), « Democracy's Family Values », in *Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*, Locke Jill, Eileen Hunt-Botting (edts), Pittsburg, The Pennsylvania State University Press : 47-70.

- Lacan Jacques (2005), « Le symbolisme, l'imaginaire et le réel », in *Des noms-du-père, paradoxes de Lacan*, Paris, Seuil.
- Lacan Jacques (2002), *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil.
- Laplanche Jean et Pontalis Jean-Baptiste (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- Pateman Carole (2010), *Le contrat sexuel*, Paris, La Découverte.
- Stoler Ann Laura (2009), *Along the Archival Grain: Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*, Princeton and Oxford, Princeton University Press.

Chapitre 5

Au nom de la mère

*You are my daughter.
You are my face; you are me.
I have found you again; you have
come back to me.
You are my Beloved.
You are mine. »*

Toni Morrison, *Beloved*, 1988.

*« Other arms reach out to me,
Other eyes smile tenderly,
Still in peaceful dreams I see,
The road leads back to you.
Georgia, Georgia, no peace I find.
Just an old sweet song keeps
Georgia on my mind. »*

Ray Charles, *Georgia on my mind*, 1960.

*« Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave,
elle a l'inflexion des voix chères qui se sont tues. »*

Paul Verlaine, *Mon rêve familial*, 1866.

DANS LE SONGE de la fontaine, le narrateur décarte immédiatement l'hypothèse que l'une ou l'autre des deux femmes puisse être la mère de l'enfant. La pionnière, la compagne des nuits et des peines de « l'Américain », est invisible. Disparue, peut-être morte en couches, la mère n'est pas là. Paradoxalement c'est son absence qui permet à Tocqueville de nous faire entrer dans le gynécée, et de nous intéresser au caractère ordinaire et très privé de la scène. Il pousse aussi à regarder

« ce qui est racialement enfoui au plus profond de soi [*innermost*] » (Stoler, 2013:25). L'essentiel ne tient pas seulement entre les quatre murs de la maison, mais se joue aussi à la fontaine où l'on puise l'eau et on lave le linge sale de la famille. Il nous fait ainsi pénétrer dans le laboratoire « du façonnement des relations raciales par l'impérialisme colonial blanc » (Stoler, 2006). C'est dans ce lieu tenu à l'abri des regards intrus que s'opère le contrôle du rapport des enfants nés aux colonies, blancs ou métis, aux nourrices et aux éducatrices. Ce dispositif pédagogique colonial est crucial pour ne pas indigénéiser les enfants, c'est-à-dire pour leur permettre de conserver leur rang et leur statut, en préservant leurs propriétés sociales de civilisés parmi les sauvages. Tocqueville donne à voir cette socialisation raciale, non seulement en montrant dans le reste du livre « ce que les Américains font en public », mais aussi, leurs conduites « dans leurs vies privées » (*ibid.*).

Grâce aux questions qu'il suggère dans la vignette, les conditions du *disregard* ordinaire chez les colons européens peuvent être élucidées. Elles permettent de saisir les normes impériales intériorisées, les interdictions et les prescriptions préservant concrètement l'identité et l'entre-soi raciaux, à savoir : « Qui a couché avec qui, quand et où ? Qui a allaité les enfants ? Comment les enfants ont été élevés et par qui ? » (Stoler, 2006). Parmi ces questions, seule celle de la langue parlée, à la maison, entre ces femmes, l'enfant et le pionnier, nous échappe, car il en fait une scène sans paroles. Est-ce pour ne pas surcharger le tableau et privilégier la vue sur l'ouïe, la vision sur l'entendement ? Est-ce pour différencier le souve-

nir de la scène exotique de rencontre avec telle que la dépeignait Chateaubriand, où le chant des oiseaux moqueurs (équivalents du rossignol européen) et des cardinaux disait le climat tropical à eux seuls : « Des bois de baumiers et de cèdres de la Virginie, des oiseaux moqueurs et des cardinaux, annonçaient, par leur port et leur ombre, par leur chant et leur couleur, un autre climat. » De plus, faire entendre les voix et le bruissement des langues rapprocherait trop le tableau d'une scène biblique de désaccord, d'une Babel de l'incommunicabilité des peuples. Tout au contraire il ne veut montrer qu'harmonie et concorde. Il s'engage et nous engage dans cette zone intermédiaire entre l'intime et le public. Que nous donne-t-il à voir ?

Deux archétypes raciaux féminins

Comment caractérise-t-il les deux femmes, les non-Blanches qui s'en occupent pour avancer et réfuter dans le même mouvement la possibilité qu'une des deux soit la mère de l'enfant ?

Plusieurs termes sont utilisés pour la nommer : l'Indienne, la (femme) sauvage, la barbare (synecdoque du costume) le premier terme énonce l'archétype, les autres marquent l'espace avec les Blancs. Il souligne la distance pour contraster la scène avec l'enfant. La jeune sauvage peut prendre l'enfant (blanche donc civilisée) dans ses bras et se laisse aller à une « effusion de tendresse ». Ce mouvement trouve son inverse à la fin de la scène, où elle « *pousse l'enfant loin d'elle avec une sorte de rudesse* ». L'enfant serait-elle un objet transitionnel, un doudou qui fait le lien entre Blancs et non-Blancs ? Les gestes de la

jeune femme sont brusques, excessifs, instinctifs qui indiquent des sentiments violents et grossiers, en un mot anticivilisés : « *On voyait régner jusque dans l'effusion de tendresse de la femme sauvage un air libre, fier et presque farouche.* » Ils visent aussi à rendre perceptibles au lecteur son insoumission et son indépendance naturelle, sa méfiance dans le contact avec l'homme blanc du tableau : elle l'ignorerait ou ne le verrait pas, quand elle vient s'asseoir et faire asseoir l'enfant sur le bord de la fontaine, où il se repose déjà depuis quelques instants (il entre dans le tableau en premier). Puis elle prendrait conscience de sa présence au bout de quelques minutes et verrait alors en lui un danger pour elle et pour l'enfant : « *L'Indienne se leva brusquement... et, après m'avoir lancé un regard irrité, s'enfonça dans le bois.* » Au final elle s'éloigne vivement de lui, de la petite, de la fontaine et de la cabane (signes de civilisation) vers le bois (lieu du réensauvagement). Le regard du Blanc est ainsi présenté comme insoutenable et signe de danger.

La scène ne tient pas debout, car elle sous-entend que les femmes ne le remarqueraient pas ou l'ignorerait, alors qu'il est présent (et sûrement bien visible, dans sa redingote poussiéreuse de passager de diligence, qui a dû s'arrêter avec fracas). C'est d'un coup que la « *curiosité du voyageur lui déplaît sans doute* », la dérange sans qu'on sache pourquoi. Cela est compréhensible s'il les dévisage comme des animaux de cirque ou de zoo, fasciné par ce spectacle du naturel, ce « *tableau touchant* » de l'amour maternel. Elle éloignerait alors l'enfant du danger, la poussant vers la maison et donnant le signal à l'autre femme pour qu'elle l'y ramène. Mais si la saynète n'est pas cohérente

narrativement, elle l'est intellectuellement, car sa fonction est de montrer l'asymétrie des relations raciales entre Blancs et non-Blancs.

L'archétype de la seconde femme est construit, comme le double inversé de celui de l'Indienne. Sa désignation de la deuxième par le terme de « Négrresse », à quatre reprises en une page, suffirait à faire comprendre qu'il voit en elle une esclave et que c'est sa couleur de peau qui la caractérise avant tout. Cependant, Tocqueville insiste dans la description de son costume et de ses attitudes pour renforcer sa caricature. Ils redoublent la désignation par des signes codifiés, exprimant la perte de la dignité humaine, la dépendance et la servilité. La tenue, telle une parure de théâtre ; dit le rôle qu'il lui fait jouer : elle est « *revêtue d'habillements européens presque en lambeaux* ». Cela interdit de penser qu'elle serait sans maître, qu'il s'agirait d'une femme libre, travaillant sur la propriété et vivant des travaux des champs et rentrant dans sa cabane le soir, mais incline à la voir comme une domestique, une *fausse suivante* (« *Une Négrresse les suivait* ») c'est-à-dire une « compagne » de second rang de « sa (très jeune) maîtresse ». Il dénomme ainsi l'enfant pour ne laisser aucun doute sur la nature de leur relation. Le lecteur est déjà amené à déduire que la (grande) maîtresse ne lui passe plus ses robes usagées et qu'elle est en haillons, car elle a usé jusqu'à la corde ces pièces de garde-robe de remise, parce que celle qui les lui donne et fait porter n'est plus là. Ses attitudes sont également censées suggérer qu'elle est au service de la petite, qu'elle l'a nourrie, changée, bercée jusqu'à ses trois ans.

Tocqueville indique encore cela en une seule phrase : « *De son côté, la Négrresse cherchait par mille innocents artifices à attirer l'attention de la petite créole.* » Il laisse à la fois imaginer que l'enfant, ayant cinq à six ans, ne se considérant plus elle-même comme un bébé, ne veut plus être traitée comme tel, mettant par conséquent l'adulte à distance socialement et racialement. Si la nourrice n'est pas récompensée de ses bons soins au bébé en étant vêtue, blanchie et nourrie aussi bien qu'elle l'était quand elle allaitait l'enfant, c'est non seulement que l'enfant n'a pas de fratrie plus jeune pour laquelle la nourrice reprendrait du service, voire qu'elle est la fille unique du pionnier – ce qui ne saurait s'expliquer dans la vision de l'auteur, selon laquelle l'épouse de l'Américain élève une famille nombreuse. La déduction qui s'impose est que la mère est morte, peut-être à la naissance de l'enfant.

L'adulte n'a plus l'autorisation, ni le loisir de prendre l'enfant dans ses bras, et donc de lui témoigner par ces gestes du mignotage, son attachement protecteur, privilège réservé dans la scène à l'Indienne. Le stéréotype de la Négrresse est alors renforcé, en une phrase, qui associe une attitude et une mimique exprimant un sentiment ambivalent : « *Accroupie devant sa maîtresse, épiait chacun de ses désirs, la Négrresse semblait également partagée entre un attachement presque maternel et une crainte servile.* » La position indique l'infériorité et la docilité et l'animalisation (elle est au pied comme un chien de compagnie), de même que le partage entre l'amour maternel et la crainte liée à sa double dépendance.

Pour le lecteur de son temps, l'interprétation est évidente : il s'agit d'une esclave au service de

l'enfant depuis sa naissance, que celle-ci traite comme telle en ne la regardant pas. Aussi le narrateur la fait-il disparaître de la scène sans crier gare. Elle redevient invisible, car, au moment où les protagonistes se séparent, il ne donne aucune indication sur la manière dont elle agit.

Mater semper certa est

En réalité, ce que suggère Tocqueville c'est exactement l'inverse, à savoir que la fille de l'Américain pourrait bel et bien être aussi celle d'une des deux femmes. Ce qu'il donne à imaginer en le taisant, c'est ce qui se passe à l'intérieur de la maisonnée du colon (surtout si c'est celle d'un planteur propriétaire d'esclave) : ces secrets domestiques et de famille des demeures abritant des amours ancillaires et interraciales. L'appellation « créole », déjà ambiguë à l'époque de l'écriture de la première *Démocratie*, nous mettait sur cette piste : les élites d'origine européenne de ce Sud, qu'il parcourt, évitent en réalité à son époque, plus soigneusement encore le mélange avec les petits Blancs américains qu'avec les Indiens et les Noirs ; les liens matrimoniaux forgés entre eux depuis le XVIII^e siècle étant nombreux.

Il ne semble pas ignorer (il le sait au moins de l'insu de son *disregard*) que « les créoles blancs de Louisiane (d'origine française et espagnole) usèrent de leur influence au sein du gouvernement de l'État au début du XIX^e siècle afin de n'accorder le droit de vote qu'aux hommes qui payaient des impôts et étaient propriétaires, privant ainsi de ce droit de nombreux Blancs pauvres ». Créoles de couleur et créoles blancs sont dans le même

combat de la distinction contre les classes inférieures : il le dira explicitement dans le paragraphe sur les élites et les petits Blancs dans la sous-partie sur l'esclavage.

Pas plus que la barrière de classe entre Américains, celle de race n'était totalement insurmontable dans la réalité. Les unions interraciales entre hommes blancs et femmes indiennes et noires, qu'elles soient libres ou esclaves, étaient de fait courantes dans ce Sud (de la Louisiane à la future Géorgie en passant par l'Alabama), où les jeunes femmes blanches, amenées d'Europe pour convoler avec les créoles blancs d'origine européenne, ne suffisaient pas à peupler la colonie. Ces unions, quoique souvent contractualisées, restaient secrètes : des esclaves noires épousaient morganatiquement leur maître avec un contrat stipulant qu'il s'engageait à assurer leur entretien et que les enfants créoles, nés de leur union seraient affranchis. Cette pratique est avérée dans les anciennes zones de colonisation française et espagnole, où les Codes noirs interdisaient non seulement ces mariages morganatiques entre Blancs et Noires et ces contrats, mais stipulaient que les enfants d'une esclave l'étaient aussi. Voilà qui expliquerait anthropologiquement et historiquement le « comme si » du maternel avec lequel joue l'écrivain.

L'idée que la petite créole serait la fille du Blanc et de la Noire est taboue et inconcevable pour son futur lecteur, il la lui suggère. Il n'a pas besoin de la dénoncer ; il le fait cependant, en parlant d'une attitude *presque* maternelle. Il écarte cette hypothèse, dans le cas de l'Indienne, en ajoutant un indice supplémentaire (issu de la

lecture des notes de synthèse de ses assistants sur les Cinq tribus civilisées, dont les Creeks font partie ?) : « *Et je vis qu'elle n'était point épouse, car elle portait encore le collier de coquillages que les vierges ont coutume de déposer sur la couche nuptiale.* » Ce signe folklorique est censé apporter la preuve ultime de l'impossibilité qu'elle soit la mère de l'enfant.

Il redira aussi cette impossibilité du mariage interethnique de manière répétée pour les Indiennes et les Blancs, mais seulement, à deux reprises, et dans ce seul chapitre en ce qui concerne les Blancs et les Noires. La première anecdote, qui énonce le tabou de la miscégénéation, se trouve dans le paragraphe où il compare les relations entre Noirs et Blancs dans le nord et le sud des États-Unis : « L'Américain du Nord consentirait peut-être à faire de la Négrresse la compagne passagère de ses plaisirs, si les législateurs avaient déclaré qu'elle ne doit pas aspirer à partager sa couche ; mais si elle peut devenir son épouse, il s'éloigne d'elle avec une sorte d'horreur. » (187)

La seconde lui est rapportée par un Blanc du Sud lui-même : « J'ai rencontré au sud de l'Union un vieillard qui jadis avait vécu dans un commerce illégitime avec une de ses Négrresses. Il en avait eu plusieurs enfants qui, en venant au monde, étaient devenus esclaves de leur père. Plusieurs fois, celui-ci avait songé à leur léguer au moins la liberté, mais des années s'étaient écoulées avant qu'il pût lever les obstacles mis à l'affranchissement par le législateur. Pendant ce temps, la vieillesse était venue, et il allait mourir... » C'est alors tant le malheur du Blanc que celui de ses fils qu'il évoque : « ... Il se représentait alors ses fils traînés de marchés en

marchés, et passant de l'autorité paternelle sous la verge d'un étranger. Ces horribles images jetaient dans le délire son imagination expirante. Je le vis en proie aux angoisses du désespoir, et je compris alors comment la nature savait se venger des blessures que lui faisaient les lois. » (204) Il insiste sur les conséquences désastreuses du mélange pour les deux groupes, mélange qui n'est pas anti-naturel, mais anti-politique.

C'est la thèse avancée dans la morale du tableau, à savoir que « *l'espace immense qu'ont mis entre eux les préjugés et les lois* » rend toute alliance (et donc les mariages mixtes) impossible. Il n'en impute jamais la cause à la traite et aux codes de l'esclavage qui punissaient les maîtres qui « avaient vécu dans un commerce illégitime avec une de leurs Nègresses » (c'est-à-dire en avaient faits leurs compagnes); concevant des enfants dans les unions interraciales. Ils leur interdisaient d'émanciper leurs compagnes et leurs enfants, notamment leurs fils, et donc de les intégrer dans la communauté des Blancs.

Le « comme si » du maternel est cependant affirmé ici de manière insistante, l'accumulation est claire concernant la jeune Indienne qui tient la petite fille par la main, la prend dans ses bras, puis lui prodigue « *des caresses qu'on aurait pu croire dictées par le cœur d'une mère* ». Cependant, la fausseté de cette conjecture qu'une lectrice pourrait former est triplement indiquée : par le verbe « croire », par le verbe « pouvoir », comme par son mode de conjugaison au conditionnel passé première forme. Elle est définitivement réfutée par le fait que l'Indienne, portant les attributs de la virginité, « *pousse l'enfant loin d'elle avec une*

sorte de rudesse » et s'éloigne seule dans le bois, la laissant là après ces embrassades passionnées. Tocqueville laisse ainsi entendre que, troublée par l'Européen qui les épie, elle se sauve et abandonne la petite en même temps qu'elle la délaisse (et la laisse symboliquement) dans la civilisation. Cependant, son procédé narratif permet aussi d'imaginer qu'en se levant sans parler, elle donne l'alerte à l'autre adulte et pousse l'enfant vers la maison, pour qu'elle la mette à l'abri du danger que représente ce voyeur, tandis qu'elle-même s'éloigne dans le bois pour aller y chercher le pionnier son mari.

La « *Négresse cherche par mille innocents artifices à attirer l'attention de la petite créole* » et elle montre un attachement *presque* maternel. Le « et si c'était vrai... » du fantasme est affirmé et démenti en une seule phrase dans le même mouvement. On peut en inférer que c'est moins parce que cette hypothèse serait impensable pour Tocqueville qu'insupportable pour ses lecteurs qu'il conclut de la sorte. Il exprime cette possibilité, puis la désavoue. Il suggère donc toutes ces interprétations de la scène à son lecteur, en même temps qu'il lui barre l'accès. Pourquoi ?

Bernard, Shane K (2010), « Creoles », *KnowLA Encyclopedia of Louisiana*, edited by David Johnson. Louisiana Endowment for the Humanities, 2010. Article published December 8, 2010. <http://knowla.org/entry/627/>

Draï Raphaël (2013), « La notion de "chose" chez Durkheim, Husserl et Freud. À propos des deux dichotomies "faits-valeurs" et "être-devoir être" », [2009], <http://raphaeldrai.wordpress.com/philosophiepsychanalyse-ethique/la-notion-de-chose->

- chez-durkheim-husserl-et-freud/#_ftn1. Consulté le 3 mai 2013.
- Ehrard Jean (2008), *Lumières et esclavage. L'esclavage colonial et l'opinion publique en France au XVIII^e siècle*, Paris, André Versaille.
- Freud Sigmund (1973), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF.
- Jamet Pierre (2011), « Réel et réalité psychique », in Jean-Richard Freymann, *Clinique de la déshumanisation*, ERES, coll. « Hypothèses », 239-242.
- Lacan Jacques (1991), *Le séminaire Livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil.
- Mannoni Maud (1979), *La théorie comme fiction. Freud, Groddeck, Winnicott, Lacan*, Paris, Seuil.
- Stoler Ann Laura, (2013), *La chair de l'empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial* (2002), traduction française Sébastien Roux, Paris, La Découverte/Institut Émilie du Châtelet.
- Stoler Ann Laura (2006), « Tense and Tender Ties: The Politics of Comparison in North American History and (Post) Colonial Studies », in *Haunted by Empire: Geographies of Intimacy in North American History, Durham and London*, Duke Universities Press, 23-70; <http://www.historycooperative.org/journals/jah/88.3/stoler.html>

Chapitre 6

L'autre scène. Le retour du trauma familial

*« I never will go back to Alabama,
That is not the place for me.
You know they killed
my sister and my brother,
And the whole world let them peoples go down
there free. »*

J.-B. Lenoir, *Alabama Blues*, 1966.

*« Ce sang qui coule jusqu'à terre,
Mon enfant ferme tes paupières,
Pourvu que tu ne saches rien,
Ce sang qui coule c'est le tien. »*
Guy Béart, *Couleurs*, 1968.

LA PETITE FILLE EST LÀ. Son père est absent, sa mère aussi. Le maternel est omniprésent dans la scène. Cependant, l'hypothèse de la filiation de l'enfant avec l'une des deux femmes est évoquée, puis écartée. Si le nom-de-mère leur est refusé, c'est, peut-être, parce qu'Alexis ne peut soutenir l'idée d'une mère incapable de donner elle-même tendresse et affection à sa jeune enfant et déléguant cela complètement à d'autres, d'une mère épuisée, folle d'un chagrin inexpliqué, à l'image de la sienne. Il s'agit maintenant d'explorer cette question en repartant du centre névralgique de

l'image dans laquelle Tocqueville s'identifie à la petite fille blanche dont on ne voit pas les parents. Alexis projette sur l'écran de l'Amérique des souvenirs de sa prime enfance qui a eu pour cadre, le château de Verneuil, acheté par son père aux descendants d'une amie de sa lignée maternelle, Mme de Sénozan, guillotinée pendant la Terreur.

Les voies humaines

Alexis fut séparé de son père quand celui-ci devint préfet de la Restauration et que sa mère cessa de suivre son mari dans ses affectations de préfet. Puis Alexis partit à quinze ans avec lui dans son affectation à Metz, laissant à Paris et sa mère et l'abbé Lesueur, son précepteur, qui se comportait avec la « tendresse d'un père », écrit-il au moment du décès du vieil homme durant son voyage américain. L'abbé Lesueur, surnommé Bébé par les enfants Tocqueville à l'âge du babil, fut non seulement son éducateur, mais aussi celui de ses deux frères aînés, Hippolyte et Édouard. Il avait aussi été celui de son père, Hervé de Tocqueville, confié à l'abbé par sa propre mère peu avant qu'elle ne meure quand Hervé avait treize ans. Il a également été une « sorte d'aide-soignant auprès de l'épouse d'Hervé, souvent malade, après les épreuves de l'emprisonnement, puis auprès d'Alexis, de santé fragile » (Jaume, 2008:403).

André Jardin décrit la mère d'Alexis comme traumatisée par son arrestation en décembre 1793 avec son mari et ses parents, chez son grand-père Malesherbes, et sa captivité pendant la Révolution (qui dura jusqu'au 9 Thermidor) durant laquelle cinq membres de sa famille furent exécutés : « Si

Hervé de Tocqueville s'était réveillé un matin en prison, le chef complètement blanchi, sa femme avait vu sa santé compromise et ne retrouva jamais son équilibre nerveux. À travers les quelques témoignages que nous possédons sur elle, nous l'entrevoions assaillie de perpétuelles migraines, capricieuse, impatiente, prodigue aussi, semble-t-il, avec un fond de mélancolie, qui n'a point dû être exceptionnel chez les rescapés de la Terreur ; l'atmosphère familiale des jeunes années d'Alexis de Tocqueville en a été fortement assombrie » (1984:14). Antoine Redier commentait dans sa première biographie « Hervé était le tuteur des petits Chateaubriand, l'aîné, Louis, le cadet, Christian ; il avait eu, avant Alexis, deux autres fils, Hippolyte, né en 1798, et Édouard, né en 1800. Ces cinq garçons étaient une charge trop lourde pour la comtesse de Tocqueville » (1925:passim).

Tocqueville mentionne quelques souvenirs et parle de son enfance au château dans sa correspondance : les jeux de charades et les pièces de théâtre avec l'oncle des enfants Chateaubriand, l'écrivain François-René, déguisé en vieille femme. Mais c'est une scène bouleversante pour le très jeune enfant, celle de sa mère chantant, qu'il narrera dans une lettre à une amie à la fin de sa vie :

« Je me rappelle aujourd'hui comme si j'y étais encore, un certain soir, dans un château qu'habitait alors mon père, et où une fête de famille avait réuni à nous un grand nombre de nos proches parents. Les domestiques avaient été écartés : toute la famille était réunie autour du foyer. Ma mère, qui avait une voix douce et pénétrante, se mit à chanter un air fameux dans nos troubles civils et dont les paroles se rapportaient aux malheurs du roi Louis XVI et à

sa mort. Quand elle s'arrêta, tout le monde pleurait, non sur tant de misères individuelles qu'on avait souffertes, pas même sur tant de parents qu'on avait perdus dans la guerre civile et sur l'échafaud, mais sur le sort de cet homme mort plus de quinze ans auparavant, et que la plupart de ceux qui versaient des larmes sur lui n'avaient jamais vu. Mais cet homme avait été le roi » (Lettre à Lady Thereza Lewis du 6 mai 1857).

Cette complainte du troubadour béarnais, chanson sur l'exécution du roi Louis XVI, est la seule façon d'évoquer la Terreur révolutionnaire et l'effroi traumatique qu'elle avait éprouvé à ses dix-huit ans durant l'arrestation, l'appel des condamnés, et l'exécution de cinq membres de sa famille proche. Pour Louise de Tocqueville, cette chanson est le mode d'expression et de transmission à ses enfants et à ses intimes (les domestiques sont écartés, car issus du peuple et donc susceptibles d'être un danger) d'affects irréprésentables et pour certains non éprouvés. Ils ressentent l'effroi de la jeune mariée, âgée de dix-huit ans en 1793, au travers de la chanson que la mère de famille exécute, « de sa voix douce et pénétrante », sans expliquer ce à quoi elle renvoie pour elle. Car, à la peur de la mort constante qu'elle revit en la chantant, s'ajoutent la souffrance et la culpabilité d'avoir survécu, à son grand-père Malesherbes, à ses parents, à sa sœur aînée et son époux, Jean-Baptiste de Chateaubriand.

La transmission des affects se fait dans le non-dit grâce à cette chanson qui pleure pour elle et permet d'exprimer son chagrin en faisant pleurer les autres avec elle. Ce deuil inconsolable, cause de sa tristesse constante, elle le fait partager

sans en exprimer l'objet : au lieu de parler directement à ses enfants des parents perdus, elle leur chante leur disparition qui la hante encore en parlant de l'exécution d'un inconnu à une date qui ne correspond pas à l'anniversaire de l'exécution des leurs.

Car Louise de Tocqueville est demeurée dans un *retranchement perceptif* (Kolko, 2000) depuis 1793. Elle ne peut pas penser l'événement psychique ni l'intégrer dans un système de représentations. Elle ne peut mettre des mots sur ces pertes et ce qu'elles lui ont coûté. Elle transmet de ce fait à ses enfants un silence et un incompréhensible : ce n'est pas le deuil privé qu'on commémore et donc son possible enregistrement dans la mémoire des descendants sous la forme d'un souvenir, mais la mort d'un vieil inconnu. Ce silence maternel sur les affects de perte et de séparation s'encrypte dans la psychè de ses enfants et de ses neveux, qui ont perdu leurs deux parents sous la guillotine et qu'elle élève.

Il produit des fantômes qui reviennent hanter ses neveux et ses fils devenus adultes, en les coupant alors de leur histoire non seulement familiale, mais aussi personnelle. La perception de leurs propres émotions quant à cet événement familial n'est pas possible. Ils s'affrontent à un non-dit, un irreprésentable, une « autre chose », un « objet » terrifiant... Antoine Redier souligne cependant que « ce n'est que vers la quarantaine que le penchant à la neurasthénie et au repli sur soi l'emporta chez Louise de Tocqueville ». C'est aussi l'âge qu'Alexis lui-même évoque après le décès de Louise de Tocqueville, en écrivant en en 1835 qu'elle succomba « après vingt ans de misère ». Cela correspond au moment

où son mari, préfet de la Restauration, vend le château de Verneuil où ils ont vécu jusque-là et où elle a élevé ses cinq enfants. Après le départ d'Alexis, elle vivra en recluse et seule (avec l'abbé Lesueur pour principale compagnie) dans son appartement parisien pendant des années.

« La santé fragile d'Édouard et d'Alexis pourrait bien être un héritage maternel, ainsi que la tendance à la neurasthénie du premier et la perpétuelle anxiété du second. La sensibilité toujours en éveil de l'auteur de *De la démocratie* paraît devoir peu à l'assurance hardie du comte Hervé » (Jardin, 1984:42). Cette explication psychologique peut être relue dans les termes de la transmission intergénérationnelle des stress post-traumatiques. L'émotion insoutenable et indicible pour la mère d'un événement non figurable, n'ayant fait l'objet d'aucune représentation est communiquée en creux à ses enfants.

Ce legs psychique maternel impacte plus particulièrement Alexis, le benjamin des cinq garçons qu'elle a gardé près d'elle jusqu'à l'âge de quinze ans, ce qui n'est pas le cas de ses frères. Le souvenir traumatique maternel et la mélancolie qu'il a générée chez elle deviennent un fantôme qui va hanter la psyché d'Alexis. Il hérite de cette sensibilité traumatique à éclipses, où émotions extrêmes et indifférence alternent. Seul le fait d'élaborer psychiquement grâce à la distance prise lors du voyage américain et le travail de conceptualisation ont permis à Tocqueville de surmonter les chocs des séparations successives tant avec cette mère traumatisée qu'avec les autres personnes qu'il aime. Il parviendra ensuite à surmonter les phases dépressives et à sortir de la répétition indé-

finie du regret d'un passé enchanté qu'il n'a pas connu. Il peut alors faire l'histoire de la démocratie qui implique d'assumer l'héritage révolutionnaire, y compris la Terreur et relier l'avant et l'après, l'Ancien Régime et la Révolution : ce sera l'objet de son dernier livre inachevé, qu'il publie en 1856, quelques mois avant sa mort.

Le voyage de formation américain permet à Alexis de sortir de la répétition traumatique mortifère et des cauchemars qui l'accompagnent et lui semblent se répéter des deux côtés de l'Atlantique : c'est celui de la haine et de la violence révolutionnaire dans un cas, raciale dans l'autre. Il rêve enfin d'amour maternel, de tendresse et de réconciliation des peuples et de satisfaire fantasmatiquement par le songe éveillé, la vision, un désir qui peut enfin s'exprimer. Dans ce moment-charnière de la première *Démocratie* où il s'agit de montrer ce que sont la ségrégation et la hiérarchie raciale et ne pas éveiller les émotions qui vont de pair, l'héritage maternel est précieux. Il propose un écran protecteur, une défense psychique.

L'écrivain abrite son fantasme théorique de concorde et l'amitié derrière un faux-semblant de tendresse maternelle. Puis, il peut laisser de côté *l'obscur et nébuleuse question* (Freud, 1968:16) du maternel et du féminin et reprend son chemin. De même que la défense par l'effacement de la « sensibilité », transmise en lignée maternelle, se retrouve confortée, l'illusion traverse l'écriture pour conjurer cette impossibilité à dire l'horrible.

L'intermède du bord de la fontaine se finit en échappatoire. Il abandonne l'enfant et ses compagnes à son obscurité. Rien n'est dit d'elle comme de la Noire, une fois l'Indienne partie. Il

la fait disparaître comme il l'avait convoquée. Le fait de se mettre en scène comme s'il avait dérobé quelque chose, violé une intimité et abandonné l'enfant de ses désirs et de sa pensée, n'est pas davantage commenté.

De la répétition

De plus, cet indicible concernant les parents d'Alexis est articulé à ce non-dit, à ce secret de jeune homme partagé avec son père Hervé et peut-être avec Louis de Kergolay, celui de l'existence d'une fille Louise (prénom de sa propre mère). Elle est née quand il vivait avec son père à Metz et il ne l'a pas revue. Dans le rêve éveillé, la vision de la petite fille aux deux quasi-mères peut donc aussi être envisagée comme un symptôme du « sujet bâillonné », qui « faute de réaliser l'ordre du symbole d'une façon vivante, réalise des images désordonnées dont elles sont le substitut ». (Lacan, 2005:21) La vignette constituerait alors une production fantasmatique et imaginaire analogue au rêve : elle satisfait un désir caché ; peut-être celui que cette enfant du souvenir ne soit pas abandonnée. Le discours de vérité du savant Tocqueville s'appuie sur le retour de ce souvenir refoulé et de la culpabilité inconsciente du sujet psychique Alexis. Le suspens dans la course infernale de la diligence ouvre la possibilité d'entrevoir la scène comme un mirage. Le songe éveillé se fait divagation, libre association « à l'intérieur de laquelle se manifeste une parole qui apporte la vérité [...] Cette parole, le sujet nous la dit non seulement par le verbe, mais par toutes ses autres manifestations ». (Lacan, 1992:292).

C'est une autre lecture possible de la fonction de l'inscription corporelle dans la scène : en se mettant en scène le sujet, Alexis émet une parole, qui est, comme telle, parole de vérité, une parole qu'il ne sait pas, mais qu'il émet comme signifiante ; Tocqueville la restitue dans le travail d'écriture. La description et l'interprétation des gestes de maternage des femmes, comme l'annulation des siens dans la vignette, tiennent lieu de discours de vérité. L'écrivain se laisser étonner par ce quelque chose qui « cloche », et « surprend le savoir » (Lacan, 2002:66) et les préjugés de ses lecteurs. Cette réalisation fantasmatique d'un désir d'amour universel est le rapport de l'inconscient de l'auteur avec la vérité de la mixité raciale. Il s'agit d'un remaniement psychique et théorique qui confère un sens et une efficacité aux traces mnésiques douloureuses : il permet de faire émerger ces contenus psychiques douloureux et de les réorganiser.

En extrapolant une vision de l'avenir de la société américaine à partir de cette scène entrevue et de l'autre scène, celle de l'inconscient d'Alexis qui lui donne sa profondeur, Tocqueville admet sans le dire le fait que la proximité raciale n'est pas que promiscuité contrainte et domestique, mais aussi proximité affective et politique. Les événements personnels peuvent se réorganiser et s'inscrire dans son histoire. Les biographes disent qu'Alexis est allé voir cette fille après la publication de la première *Démocratie*. Ces souvenirs obsédants ramenés du voyage, qui disent que la guerre, la ruine et l'exil constituent un fond permanent de la société politique américaine, peuvent être intégrés au livre. Ces pensées

inquiètes qui l'assiègent peuvent être interrogées durant l'écriture de la première *Démocratie* en toute sécurité et se réinscrire dans l'*après-coup*, en même temps que les événements psychiques antérieurs au voyage américain, qui n'avaient jamais pu l'être jusqu'alors. On l'aura compris, pour Tocqueville ce sont les retrouvailles imaginaires avec son propre duo de quasi-mères dans la scène (l'abbé, la bonne), loin d'une mère morte au monde, qui constituent l'événement ici remanié. Alexis « accède à de nouveaux types de significations et réélabore ses expériences antérieures » (*ibid.*). Le livre qu'il en tire permet d'affronter cette expérience familiale terrifiante de 1793 à 1830. Il est l'occasion de l'inscrire dans l'histoire de France et en même temps de le symboliser dans le présent, et d'envisager un futur. Cependant, c'est justement ce réel innommable qui l'a fait fuir outre-Atlantique qui lui permet de dévoiler les coulisses de la démocratie. Il a souvent été envisagé comme un divorce entre « ses goûts et ses sentiments d'une part, et les conclusions auxquelles le conduisent sa lucidité politique et son sens de la justice d'autre part » (Lamberti, 1987). Ce paradoxe vital nourrit sa pensée : « C'est avec l'archaïsme de sa position existentielle qu'il fabrique la modernité de son interrogation conceptuelle. » (Furet 1981:41)

La « *terreur* religieuse produite dans l'âme de l'auteur par la vue de cette révolution irrésistible, qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles, et qu'on voit encore aujourd'hui s'avancer au milieu des ruines qu'elle a faites peut être affrontée » (DA, t.1.1). La *terreur* (avec ou sans majuscule) constitue à la fois un signifiant-maître personnel et un concept politique, tout comme

la Révolution. Cet innommable, il faut pouvoir l'exprimer pour le rendre inoffensif. Il faut l'annuler par son contraire : la Révolution est porteuse de paix et de liberté dans l'image américaine, la terreur se change en sérénité. Le mot *terreur*, « avec toutes ces connotations trans-significatives », est le point de capiton de toute l'œuvre de Tocqueville. « Autour de ce signifiant, tout s'irradie et tout s'organise, à la façon de ces petites lignes de force formées à la surface d'une trame par le point de capiton. C'est le point de convergence qui permet de situer rétroactivement et prospectivement tout ce qui se passe dans ce discours. » (Lacan, 1981 :303), c'est-à-dire, en l'occurrence, de déchiffrer l'Amérique.

L'écrivain Tocqueville surmonte le trauma révolutionnaire du sujet Alexis par la rêverie, le fantasme, l'illusion, et peut ainsi décrire toute l'Amérique.

- Abraham Nicolas et Torok Maria (1978), *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Flammarion.
- Collas Georges (1953), « Dans les prisons de la terreur », in *Annales de Bretagne*, 1-60: 5-47.
- Freud Sigmund (1969), « Le fétichisme » (1927), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF.
- Furet François (1981), « Le système conceptuel de "De la démocratie en Amérique" », préface à *De la démocratie en Amérique*, Paris, Garnier Flammarion.
- Jaume Lucien (2008), *Tocqueville. Les sources aristocratiques de la liberté. Biographie intellectuelle*, Fayard.
- Kolko Catherine (2000), *Les absents de la mémoire. Figures de l'impensé*, Ramonville Saint-Agne, Erès.
- Lacan Jacques (1981), *Le Séminaire. Livre III. Les psychoses*, Paris Seuil.
- Lacan Jacques (1966), « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la "Verneinung" de Freud » [1954] repris in *Écrits*, Paris, Seuil: 381-399.

- Lamberti Jean-Claude (2005), « La liberté et les illusions individualistes (1986-1987) », in *Tocqueville et l'esprit de la démocratie, The Tocqueville Review/ La Revue Tocqueville*, textes réunis par Laurence Guellec, Paris, Presses de Sciences Po:149-166.
- Mannoni Octave (1969), « Je sais bien, mais quand même », in *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil : 9-33.
- Mijolla Alain (1981), *Les visiteurs du Moi : fantasmes d'identification*, Paris, Les Belles Lettres.
- Nietzsche Friedrich (1996), *Seconde considération intempestive sur la morale et sur l'histoire (1874)*, Paris, Garnier Flammarion .
- Redier Antoine (1925), *Comme disait Monsieur de Tocqueville...*, Paris, Librairie académique Perrin et Cie, Libraires éditeurs, cité in édition UQAC <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030110923>
- Tisseron Serge et alii (edts) (2000), *Le psychisme à l'épreuve des générations. Clinique du fantôme*, Dunod.

Chapitre 7

Si loin, si proches !

« *Armstrong, la vie, quelle histoire ?
C'est pas très marrant.
Qu'on l'écrive blanc sur noir,
Ou bien noir sur blanc.
On voit surtout du rouge, du rouge.
Sang, sang, sans trêve ni repos,
Qu'on soit, ma foi,
Noir ou blanc de peau.* »

Claude Nougaro, *Armstrong*, 1967.

« *O Sugarman don't leave me here
Cotton balls to choke me
O Sugarman don't leave me here
Buckra's arms to yoke me.
Sugarman done fly away.* »

Toni Morrison, *Song of Solomon*, 1977.

LA MÉTHODE D'OBSERVATION de la réalité américaine consiste à allier les coups d'œil brefs sur les populations à la contemplation assidue des paysages et des institutions juridiques, politiques et sociales. L'interprétation se fonde à la fois sur la lecture de rapports, sur les données d'entretiens et sur les conversations avec ses hôtes et ses informateurs sur les prisons, comme sur ses propres notes d'observation. Cela conduit Tocqueville tantôt à partager le point de vue des élites anglo-américaines et les vues et les sentiments

des pionniers et des colons, tantôt à s'en éloigner. Dans la correspondance avec la famille et les amis restés en France, on trouve de nombreuses notations sur les « sauvages », au milieu de descriptions de ses activités quotidiennes et de paragraphes, où il donne des nouvelles et se tient au courant des préoccupations domestiques françaises. Les lettres visent à maintenir l'intimité et à prendre des nouvelles régulières des siens et de la France en dépit la distance et du délai d'acheminement dont il se plaint souvent.

Laurence Guellec a émis l'hypothèse qu'elles constituent de « véritables avant-textes ». De ce fait, elles « informeraient moins sur les sociétés visitées que sur l'étourdissement intellectuel, procuré par le voyage et l'observation des mœurs et des institutions étrangères » (2004:394). Cependant, il semble que les deux soient étroitement liés. Ce déchiffrement émotionnel des situations observées, interprétées par analogie avec la sienne, préfigure l'argumentaire final.

Un regard de biais

La vision de l'Amérique que forge Alexis durant le voyage est à la fois englobante et perçante. Les notes comme les lettres américaines tiennent plus du journal d'un explorateur qui fait part de ses découvertes au fur et à mesure que de la complainte d'un exilé aspirant au retour *at home*. À la différence des lettres d'expatriés coloniaux, où seuls « les paysages tristes ou luxuriants étaient dépeints, les indigènes n'étant présents que de manière sporadique » (Stoler, 2009:250), celles d'Alexis les évoquent de façon précise et

répétée. Les rencontres relatées servent de matière première au livre. Il conserve en les condensant les notations à leur sujet. Sa vision est à la fois panoptique et non sélective. Il se place tantôt de loin, tantôt de près, pour broser un tableau qui est fresque et miniature à la fois.

Les lettres, comme le livre, croquent le monde qu'il découvre avec intérêt sous ces deux aspects. Alexis le voyageur porte en les écrivant un regard distancié sur ce qu'il a vu, et ce, d'autant qu'il est déjà sorti définitivement de ce cercle des obligations et des règles de sa caste avant de quitter la France : il a ainsi signé sa fidélité de magistrat au Roi-citoyen contre l'avis de son oncle maternel. Il dérogera aussi à son rang en revenant par son alliance avec Marie Mottley, une Anglaise, roturière, protestante, et, de surcroît, plus âgée que lui, qu'il fréquente depuis son entrée en fonction au tribunal de Versailles. En dépit de l'hostilité de sa famille et de son second témoin de mariage, Louis de Kergolay (qui avait arrangé avec l'aide du père d'Alexis, Hervé de Tocqueville, le mariage de sa « première fiancée¹² », Rosalie Malye, rencontrée à Metz à dix-sept ans, avec un autre, il l'épouse le 26 octobre 1835. La cérémonie religieuse a lieu à Paris à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, neuf mois après la parution de la première *Démocratie*, en l'absence de sa mère, Louise Tocqueville de Rosambo, qui mourra moins de trois mois après. Alexis a également eu à seize ans, une fille naturelle (prénommée Louise comme sa mère), avec une employée de la préfecture de Metz où il vivait

12. L'arrière petite-nièce de Rosalie, Julia Malye, a publié à seize ans une fiction sur son aïeule intitulée, *La fiancée de Tocqueville*, Paris, Balland, 2010.

alors avec son père. Il a peut-être rencontré (et dotée à sa majorité) cette fille naturelle, qui « est, en l'état actuel des recherches, le seul enfant dont il fut le père, tout au moins le géniteur ».

Ces secrets enfouis et ces séparations douloureuses intimes sont aussi en jeu dans la distance qu'il prend par rapport au tableau d'exil et de mort qu'il dépeint dans ce chapitre. Le jeune homme est émancipé du regard et de la tutelle des siens par le voyage : son père est loin et son précepteur, l'abbé Lesueur, meurt en France durant le périple américain. Il deviendra un adulte accompli et indépendant avec la parution de la première *Démocratie* qui connaît un succès immédiat, et le lance dans le monde des lettres et de la politique. Mais pour l'heure, il est autonome dans sa vie et ses choix, et peut assumer de regarder en arrière vers ce qu'il a vu de façon exhaustive dans ses lettres, avant de le faire à nouveau dans l'écriture de son livre.

Regarder de biais puis détourner le regard, voir et ne pas voir, est le moyen pour lui de contrer son angoisse épistémologique de savant et existentielle d'homme. Cette lutte du corps et de l'esprit, du passé et du présent, est perceptible dans cet ultime chapitre. La *tempête sous un crâne* fait rage, qui oppose Alexis, noble déclassé et déplacé à la recherche de son identité dans une ère de révolutions, et Tocqueville, qui tente de trouver son centre de gravité intellectuel et professionnel dans une monarchie constitutionnelle qu'il a fuie. Cette double quête est motrice pour la psyché de l'aristocrate démocrate et un peu dépressif au départ, comme pour la pulsion épistémologique de l'écrivain, tentant de lier ce qui est délié et opposé ; à savoir le point de vue des Européens

devenus américains et celui des premiers habitants du continent. Il s'agit pour lui de saisir et de faire comprendre aux lecteurs quels sont les différences et les points communs entre l'Amérique qu'il découvre et la France qu'il a quittée : tantôt monarchique tantôt républicaine, souvent despotique et en Révolutions depuis qu'il est né.

Jusqu'à ce chapitre, l'écrivain a adopté un regard sélectif, disséminant quelques notations dans le cours du texte sur les nations et tribus indiennes, pour les associer à l'histoire et à la géographie américaines, tout en rappelant que les Indiens sont les premiers habitants du continent. Il mentionne, par exemple, les noms qu'ils ont donnés aux fleuves ou aux montagnes. Dès le premier chapitre, il a ainsi évoqué les liens entre France et Amérique, et les strates linguistiques et géo-économiques du palimpseste américain : « Au fond de la vallée coule un fleuve immense. C'est vers lui qu'on voit accourir de toutes parts les eaux qui descendent des montagnes. Jadis, les Français l'avaient appelé le fleuve Saint-Louis, en mémoire de la patrie absente ; et les Indiens, dans leur pompeux langage, l'ont nommé le Père des eaux, ou le Mississippi. » (DA, t.1.1:23) Voici le fameux Meschacebé, celui qu'a célébré dans le prologue de son *Atala* (1801) son célèbre oncle, l'écrivain François-René Chateaubriand, dans les pas duquel il se place à plusieurs reprises pour mieux le dépasser. Tocqueville a vu la Basse Vallée et le delta du fleuve qui se jette dans le golfe du Mexique, quand l'écrivain romantique l'avait peint dans son roman, et avec lui les populations natchez, sans être allé si au sud ni les avoir rencontrées. À présent, il va regarder et dire ce

qu'il a vu et lu concernant les Indiens, notamment les Creeks et les Choctaws, « ces Chactas (ou Tchactaws) suivant la prononciation indienne », à propos desquels, écrit-il à sa mère pour la faire sourire : « Monsieur de Chateaubriand a fait un peu comme le singe de La Fontaine : il n'a pas pris le nom d'un port pour un nom d'homme, mais il a donné à un homme le nom d'une puissante nation du sud de l'Amérique. » (Lettres, 257)

Il va donner sens à cette exploration des marges américaines, à cette rencontre dans le Sud avec les premiers habitants et les Noirs américains *dans l'après-coup*. Le dispositif d'anamorphose mis en place lui permet de conjurer le trouble, allant du déplaisir à l'angoisse, et le choc, que ces objets (déplacement des populations, ségrégation et esclavage) qu'il a relevés tout au long de son voyage, causent à ses convictions morales et à sa sensibilité. Ces faits altèrent la perfection de son idéal de démocratie ; ils heurtent ses convictions chrétiennes et libérales et bousculent son système de valeurs. Il compense le déplaisir causé par le bouleversement que suscitent ces découvertes, mettant en cause par leur existence même sa vision enchantée de la démocratie, en les affrontant à la fin de son opus de façon ramassée, en une seule fois. Il les sort de l'ombre et, avec elle, les groupes qu'elles concernent. Car ces *autres choses* qu'il n'a indiquées *qu'en passant* atteignent tant ses convictions d'homme que sa rationalité d'intellectuel.

Le fort-da d'Alexis

Tocqueville écrivain se sent contraint de les aborder pour le sérieux de son entreprise

quoiqu'Alexis le voyageur ait été angoissé d'y faire face. Il met alors en scène l'examen de ses scrupules, conjurant l'éventuelle mise en échec de sa démonstration par le surgissement imprévu de ces défauts dans le tableau démocratique. Les scrupules sont ces cailloux pointus dans la chaussure qui le gênent pour cheminer droitement, c'est-à-dire ses notes d'observation qui, comme ses lectures ultérieures, lui font prendre conscience chemin faisant et après coup de l'assujettissement absolu des Noirs et de la négation des droits des Indiens. Ces pierres d'attente ont été semées au fil de l'ouvrage pour ne pas se perdre sur les sentiers de l'Amérique en gardant une trace de la route parcourue pour pouvoir revenir en France. Le scrupule, ce sont aussi ces âmes invisibles qui ne pèsent pas lourd dans la balance américaine, mais dont la douleur est incommensurable.

Tocqueville examine ses scrupules, quand Alexis fait ainsi retour sur l'angoisse de mort à laquelle il s'est affronté lui-même avant de partir aux prises avec la crainte de la guerre civile. Tocqueville examine à la loupe ce qui fait objection à sa démonstration, risque d'en faire un non-sens logique, donnant là une marque et un gage d'honnêteté du savant minutieux dans toutes les étapes de son exploration conceptuelle, tandis qu'Alexis hésite à les dévoiler entièrement et à révéler à ses propres yeux, l'impuissance du régime démocratique à protéger – et même la possibilité qu'elle réduise à néant – les droits des plus faibles, impuissance qu'il a découverte lors du voyage. Voilà les deux formes de défense à l'œuvre dans l'écriture : celle, traumatique, du jeune homme et celle, obsessionnelle, du penseur qui se refuse à

faire part directement de ses doutes au lecteur. Il pense faire mieux que Beaumont qui aurait, selon lui, contourné l'obstacle : « Cachant sous un voile léger la gravité des tableaux, il prête à la vérité des charmes dont je n'aurais pu la parer. » (DA, t.1.1:18) Mais le charme va opérer et il va tenter de l'appliquer au lecteur.

Le fait de s'arrêter sur ces questions, sans pour autant intégrer ces objets à la conclusion, est un procédé de réassurance psychique et cognitive. La synthèse vient recomposer un ensemble cohérent que l'analyse des autres objets a rendu boiteux. Grâce à ce dispositif, Alexis parvient à supporter de faire face au problème et au choc de l'affrontement aux réalités qu'il cache et dévoile, à son gré et à sa vitesse, Tocqueville décide que son lecteur est mûr, s'il l'a suivi jusqu'à ce point du livre, pour qu'il fasse apparaître le point aveugle du tableau qu'il « était occupé à peindre » précédemment. Il invite le lecteur à le regarder avec lui.

Cette façon de montrer les « objets » dont la vue est insupportable est l'équivalent du jeu de la bobine : le petit-fils de Freud, âgé de dix-huit mois, lance une bobine de fil par-delà le rideau qui entoure son lit, hors de sa vue, en disant : « fort ! » puis il la ramène à lui : « da ! ». Ainsi il parvient à faire face au déplaisir et à l'angoisse de séparation temporaire avec sa mère : « L'enfant se dédommageait de ce départ et de cette absence en reproduisant, avec les objets qu'il avait sous la main, la scène de la disparition et de la réapparition. » (Freud, 1968:14) Des deux opérations, c'est la seconde qui lui procurait le plus de plaisir.

Il en va de même pour la présentation dans ce chapitre final, suivie de l'évacuation dans la conclusion et dans la seconde *Démocratie*, de ces objets tenus jusque-là loin de son propos central. Le mécanisme permet ici d'éprouver – et de faire éprouver – des sensations et des émotions jusque-là retenues, voire non ressenties. La violence de la confrontation à la réalité de l'asservissement et de la ségrégation est rendue supportable par la mise en place de ce *mouvement alternatif du fort-da* (là-bas, ici), « qui est un ici ou là qui ne vise dans son alternance que d'être *fort* d'un *da* et *da* d'un *fort* » (Lacan, 1973:61).

Tel est le mouvement du *fort-da* tocquevilien. L'écrivain était pris jusqu'alors par l'angoisse d'être déçu par le modèle américain et de devoir l'abandonner en raison du surgissement de ces mauvais objets. Face à cette réalité, il se trouvait « dans une attitude passive, la subissant pour ainsi dire ; et voilà qu'il assume à présent un rôle actif » (Freud, 1968:15) : il parvient à lever le voile sur la réalité américaine, puis à le faire retomber, au moment où il l'a décidé. Il met en scène la rencontre avec l'autre (l'indigène, l'inférieur) matérialisant la distance pour ne pas briser l'illusion de la perfection du modèle. C'est ce qui explique ce raisonnement curieux : il quitte de lui-même l'objet plaisant et rassurant (la liberté des Blancs) et s'en éloigne momentanément en montrant la sujétion des Noirs, malgré « son caractère désagréable ». Puis il l'occulte de nouveau en conclusion pour renforcer la chimère démocratique et mieux faire partager la vision au lecteur.

L'emploi des mots vagues de « chose » et d'« objet » indique qu'il a préparé minutieusement

cet examen de ce qui échappe à son contrôle et choisi le moment où il fait resurgir le Réel de l'Imaginaire de cette fiction démocratique. Tel l'enfant qui « cherchait ainsi à satisfaire un penchant à la domination, lequel aurait tendu à s'affirmer indépendamment du caractère agréable ou désagréable de la chose » (*ibid.*), Tocqueville maîtrise son sujet et peut symboliser ainsi le Réel innommable : la privation totale de liberté. En tuant la chose, il la symbolise « éternisant son désir » de concorde et de cohérence (Lacan, 1966:319). Ainsi, Tocqueville peut retrouver (et redonner à son lecteur) la satisfaction procurée par la contemplation de la complétude démocratique, en posant que « les deux races », dont il a montré la condition opprimée, ne font pas partie du système politique ni de la société démocratique. Tocqueville repère dans ce chapitre cette « place du réel, qui va du trauma au fantasme – en tant que le fantasme n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de répétition » (Lacan, 1973:58-59).

La répétition des conditions de possibilité de maintien de l'illusion démocratique, en dépit des faits observés, se met en place. L'allégation absurde que la démocratie américaine serait un régime de liberté pour tous réitère le fantasme de Tocqueville, surmontant le trauma d'Alexis : elle peut être et sera répétée sans fin, de manière incantatoire, par les tenants du dogme démocratique. Mais pour l'heure, en s'appuyant sur la défense mise en place par Alexis contre les traumas auxquels il a dû faire face avant l'arrivée en Amérique, Tocqueville préserve le fantasme

d'égalité entre les humains. C'est la parade qu'il construit pour supporter l'assaut répété de cette réalité traumatique et mortifère de l'asservissement colonial et esclavagiste comme de celle de la brutalité des relations raciales.

Le plaisir de l'illusion

Le fait de regarder à peine, puis de se détourner du troublant, de l'inquiétant (*uncanny*), du bizarre (*queer*), de l'étrangement familier (le *Unheimlich* freudien) constitue donc une défense contre l'angoisse de mort d'Alexis et contre la destruction de sa thèse pour Tocqueville : elle lui permet de pallier l'inconfort de la théorie. Ce dispositif est nécessaire à l'écrivain pour faire tenir sa fiction et triompher des écueils ultimes qui nuisent à la cohérence de sa démonstration : le comportement des Blancs auxquels il s'adresse vis-à-vis de ces autres Blancs déshumanisés. En considérant l'objet « en passant », puis en l'examinant longuement, avant de le rejeter de la synthèse conclusive, le sujet « ne maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant, mais il élève son désir à une puissance seconde. » (Lacan, 1966:319) L'action « détruit symboliquement l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître » (*ibid.*).

Ce fort-da théorique est le garant de la maîtrise du raisonnement. Il permet de contrôler les émotions et impressions éveillées (chez lui, puis chez le lecteur) par la considération des faits de violence, d'humiliation, de domination totale sur des membres de la même race humaine. Tocqueville peut alors interpréter ce qu'il a vu, car ni l'auteur ni le lecteur ne ressent plus de frayeur

ou de dégoût dans la confrontation à cette réalité clivée : les affects pour soi et les mêmes que soi (de ce nous qui ne se dit pas) peuvent être éprouvés selon toute la gamme des ressentis possibles, car ceux envers les autres, ces *aliens*, sont neutralisés et gelés. Il peut donc s'inquiéter sans danger face aux périls menaçant la démocratie et (sa propre entreprise théorique) en essayant de trouver des remèdes aux maux démocratiques pour ses citoyens blancs.

Fort de l'ici (*dabei*) et maintenant (*jetzt*), stable pour les Blancs de la société politique américaine, il peut s'inquiéter de son avenir immédiat. Il laisse en suspens son expérience du passé français (*vorbei*) comme son incertitude sur ce qui va advenir. Hanté par le spectre d'une révolution toujours à craindre, Alexis de Tocqueville va d'ailleurs agir en conséquence, dès avant la parution de la seconde *Démocratie* : il renonce à son titre nobiliaire pour se lancer dans la carrière parlementaire en 1839, comme libéral, c'est-à-dire comme démocrate. Dans l'écriture de cette première *Démocratie* il s'en tient à l'ici et maintenant de cette Amérique fantasmée ; il montre au public de l'Ancien Monde l'image souhaitable du Nouveau ; il se refusera désormais à regretter l'Ancien Régime et son passé aristocratique, qu'il tient loin de lui dans sa réflexion.

Cette condition de félicité de l'écrivain accomplit celle du voyageur, ignorant la peur d'être attaqué ou d'être encore obligé de fuir. De ce fait, Tocqueville et Beaumont ont vécu leur périple comme en état d'immunité psychique, mais aussi physique, la seconde tenant à deux raisons. D'une part leurs réseaux familiaux et leurs contacts,

forgés sur le transatlantique *Le Havre* durant la traversée, leur ont permis d'être reçus dans la meilleure société à chaque étape du périple. Ils ont été accueillis partout comme des hôtes étrangers de marque (ils seront même reçus par le président Jackson à la fin de leur voyage). D'autre part, ils vivent leur voyage comme un roman d'aventures exaltant, où les lumières de la civilisation et de la culture brillent même dans l'obscurité des forêts. Tocqueville l'exprime clairement dans l'avant-dernier chapitre, intitulé : « Des causes principales qui tendent à maintenir la République démocratique aux États-Unis. »

Il donne déjà libre cours à son imagination romanesque et à sa verve de conteur : « J'ai parcouru une partie des frontières des États-Unis sur une espèce de charrette découverte qu'on appelait la malle. Nous marchions grand train nuit et jour par des chemins à peine frayés au milieu d'immenses forêts d'arbres verts ; lorsque l'obscurité devenait impénétrable, mon conducteur allumait des branches de mélèze, et nous continuions notre route à leur clarté. De loin en loin on rencontrait une chaumière au milieu des bois : c'était l'hôtel de la poste. Le courrier jetait à la porte de cette demeure isolée un énorme paquet de lettres, et nous reprenions notre course au galop, laissant à chaque habitant du voisinage le soin de venir chercher sa part du trésor en passant. » (148, note 1) Il ne s'agit certes que du trésor des lettres, mais il est si précieux pour des voyageurs ! Et les deux jeunes Français de traverser le pays dans un rêve éveillé : ils ne subiront aucune agression ni d'attaque d'une des nombreuses diligences qu'ils ont prises et ils ne voient que de loin les tensions

raciales et sociales. Ils sont comme suspendus hors du temps et réinventent le roman des origines du monde, décrivant les défrichements de la frontière.

L'écrivain devient lyrique et sa description prend des accents rousseauistes : « C'est alors que l'Amérique du Nord se découvre, comme si Dieu l'eût tenue en réserve et qu'elle ne fût que sortir de dessous les eaux du déluge. [...] Au moment où je parle, treize millions d'Européens civilisés s'étendent tranquillement dans des déserts fertiles dont eux-mêmes ne connaissent pas encore exactement les ressources ni l'étendue. Trois ou quatre mille soldats poussent devant eux la race errante des indigènes ; derrière les hommes armés s'avancent des bûcherons qui percent les forêts, écartent les bêtes farouches, explorent le cours des fleuves et préparent la marche triomphante de la civilisation à travers le désert. » (123)

Le lecteur peut savourer cette caractérisation enchantée du passage de l'état de nature à l'état civil. À lui de voir dans cette formidable épopée des colons la destruction, la déportation, voire le génocide indien, qui appert clairement dans sa description. S'il le veut, s'il le peut... L'écrivain ne lui viendra pas en aide pour qu'il retrouve ses esprits et sa lucidité, du moins pas avant l'Avertissement de la seconde *Démocratie*, où il le met en garde contre le tableau de la première : « Il faut que, sur-le-champ, je prévienne le lecteur contre une erreur qui me serait fort préjudiciable. En me voyant attribuer tant d'effets divers à l'égalité, il pourrait en conclure que je considère l'égalité comme la cause unique de tout ce qui arrive de nos jours. Ce serait me supposer une vue bien étroite. Il y a, de notre temps, une foule d'opinions,

de sentiments, d'instincts, qui ont dû la naissance à des faits étrangers ou même contraires à l'égalité » (DA, t.2.1:8) Il va quand même consacrer une petite page du chapitre final du premier livre à ces sentiments d'indifférence et de mépris de l'autre, qui doivent leur naissance à l'inégalité, dans une vignette, où Noirs et Indiens s'incarnent de façon positive.

Freud Sigmund (1968), « Au-delà du principe de plaisir » (1920), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, cité in édition électronique : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.frs.aud>

Genette Gérard (1982), *Palimpsestes*, Paris, Seuil.

Lacan Jacques (1973), *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil.

Lacan Jacques (1966), « Fonction et champ de la parole et du langage » (1953), in *Écrits*, Paris, Seuil, 237-322.

Varikas Eleni (2001), « France-Amérique et retour. La démocratie et ses dangers en miroir », *Raisons politiques*, 2001-1:37-47.

Conclusion

Décoloniser Tocqueville

« *Oh, moon of Alabama*
We now must say goodbye
We've lost our good old mama
And must have girls, oh, you know why. »
Bertolt Brecht, *Alabama Song*, 1927.

TOCQUEVILLE n'a pas de trou de mémoire en Alabama ni quand il écrit son ouvrage. Il le dément vigoureusement. Il se souvient de tout. Se demander ce qu'il voit (au double sens de vue et de vision) dans la forêt est un moyen d'élucider les conditions de production du *disregard* théorique. Que discerne-t-il en laissant libre cours à sa fantaisie devant le portrait de groupe avec dames à deux pas de la « demeure » du pionnier ? Au coin du bois auprès de la fontaine, en lieu et place des rêves de grandeur, l'écrivain décrit une cabane de rondins, un abri juste entre la hutte en peaux de l'Indien et la maison en pierre des Blancs de Nouvelle-Angleterre. Il ne voit donc pas uniquement le temple magnifique, la demeure de la démocratie. Il ne montre pas les colonnades du Capitole ni les ors de la Maison-Blanche à son lecteur.

Scruter le trop de mémoire

Que retient Tocqueville de sa traversée de la forêt d'Alabama, territoire des Creeks, où il est

immobile à l'arrêt, en arrêt ? C'est un sentiment d'inquiétante familiarité qui le saisit : « Un rêve d'une femme inconnue et qu'il aime et qui l'aime et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre, qui l'aime et le comprend... » Il invente le spleen verlainien¹³. « L'absence que fixe son regard à travers le bouquet d'arbres le conduit en pensée au souvenir d'un autre havre qui n'est plus. » (Rosolato, 1977:129) Bébé, qui lui témoignait « la tendresse d'un père » et le faisait autrefois sauter sur ses genoux, est mort quelques mois plus tôt, la « bonne aimante », dont on ne connaît ni le prénom ni l'origine, ne le prendra plus dans ses bras et il ressent l'absence de sa mère à elle-même et sa déprise affective. Il ne renonce pas alors complètement à « la séduction du passé, au *heimlich* maternel », mais s'oriente en même temps « vers un autre inconnu » (*ibid.*, 138), à savoir la production du premier pan d'une œuvre intellectuelle.

Dans la « contemplation » de la fontaine, l'écrivain considère avec toute la force de son attention, par les yeux comme par la pensée, le secret de la démocratie. Il faut envisager cette méditation où le théoricien concentre sa réflexion sur un point particulier de la fresque, comme un moment où le « jeu de l'imaginaire et du désir » d'Alexis est possible. Ce jeu procure à Tocqueville la capacité de percevoir et de montrer « les formes de subjectivation et de pouvoir » (Bhabha, 2007:135) en démocratie. Il peut alors désigner le *point de capiton* du modèle, « ce point autour de quoi doit s'exercer toute analyse concrète du discours. » En effet, si nous analysons cette scène

13. Paul Verlaine, « Mon rêve familial », *Poèmes saturniens*, 1866.

comme une partition musicale, nous voyons que « c'est là le point où viennent se nouer le signifié et le signifiant, entre la masse toujours flottante des significations qui circulent réellement entre (les) personnages, et le texte. » (Lacan, 1981:303). Il met ainsi au jour dans ce chapitre les ressorts conscients et inconscients du racisme occidental. Car il y décrit non ce qu'il était allé chercher dans son voyage, à savoir la prospérité d'une colonie européenne neuve, mais ce qu'il a vu par inadvertance : la liberté des hommes blancs est fondée sur la sujétion des femmes (noires, indiennes, métisses ou blanches) et leur effacement par leur placement sur l'avant-scène ou leur claustration au cœur du gynécée racial.

Le souvenir d'Alabama constitue la *scène primitive* de la démocratie (le régime et le livre), d'une part parce qu'elle donne à voir au lecteur ce qui ne saurait se montrer, et d'autre part parce qu'elle énonce « le mythe de l'origine de la marque du sujet (Alexis) dans les pratiques et les discours (de Tocqueville) » (Bhabha, 2007:135). Mais le souvenir d'Alabama est avant tout *sa* scène primitive : elle fait de lui un théoricien ancré dans l'empirie car elle le sensibilise à sa position de Blanc, le constitue comme tel, en lui faisant prendre conscience du racisme qui la caractérise. Mais il y a une différence avec la révélation fondatrice de sa négritude de Franz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* (1952). Et cette différence ne tient pas à la leucodermie de Tocqueville, mais à un trouble dans la race/classe, effet d'une perturbation dans la transmission des objets psychiques dans la lignée maternelle d'Alexis. Dans le

souvenir de la première *Démocratie* ce n'est pas la petite fille blanche « qui le cloue d'un regard et d'un mot, dans le même mouvement qu'elle s'identifie à sa mère », en lui disant : « Regarde le Blanc ! ... Maman, un Blanc !... Chut ! Il va se fâcher... Ne faites pas attention, Monsieur, elle ne sait pas que vous êtes aussi civilisé que nous. » (Fanon, 1952:110). Celle qui le fixe par un coup d'œil de côté et le stoppe sans un mot est la femme qui tient, par la main puis dans ses bras, cette fillette de cinq à six ans : sa mère. Cette mère de l'enfant incarnant le Nom-de-Mère permet à l'écrivain de s'inscrire et avec lui ses parents et grands-parents dans l'Histoire et ainsi de surmonter le trauma de sa race, de sa classe, de son genre. La mère de l'enfant immobilise le théoricien d'un regard irrité ; sans faire un geste, elle lui retire sa consolation bienveillante. Puis elle se détourne de lui et de l'enfant avant de s'éloigner dans le bois sombre. Elle désigne ainsi le mâle/le Blanc avec force et colère, celles des opprimées, le renie, le désavoue, l'efface de son paysage, décevant ses espoirs de s'y fondre. L'assignation à cette place d'inquisiteur retentira, longtemps après la parution de la première *Démocratie* dans l'inconscient du lecteur, qui est aussi – on l'oublie trop souvent –, une lectrice.

C'est dans un même mouvement qu'Alexis s'identifie inconsciemment à la position infantile qui le protège du bruit et de la fureur de la haine raciale, et à ce signifiant de *presque-mère* qui le dédommage de la séparation et compense la perte et le détachement maternel, et que Tocqueville s'en distancie. En collant le souvenir à la fin de l'introduction du chapitre sur les relations entre les races, il pose un filtre qui est aussi membrane,

grâce à laquelle l'ensemble des développements qui suivent passent, mais en partie seulement, et résonnent autrement. Il restitue, dans la théorie, le geste accompli par Alexis lors du voyage, retrouvant « cette joie de la première enfance de rejeter un objet du champ de son regard, puis, l'objet retrouvé, d'en renouveler inépuisablement l'exclusion... ». Pour Alexis, « c'est le pathétique du sevrage (qu'il) s'inflige à nouveau, tel qu'il l'a subi, mais dont il triomphe maintenant qu'il est actif dans sa reproduction » (Lacan, 2001:40). Le souvenir propose cette image, enfin recomposée après les opérations de déplacement et de condensation, qui ont fait surgir le contenu latent de son rêve de liberté derrière les manifestations les plus évidentes de son désir de liberté. Il permet donc à Tocqueville de nous faire entendre toutes les voix du Chœur démocratique contemporain.

Le souvenir constitue la marque visible de ce « moment primal, où l'enfant rencontre des stéréotypes raciaux et culturels dans les livres, où les héros blancs et les démons noirs sont présentés comme des points d'identification idéologique et psychique » (Bhabha: 2007:135), il le signale à l'intention de ses lecteurs. Il subvertit le stéréotype en leur faisant éprouver des impressions ambivalentes, donc dérangeantes, de manière fugitive. Sans le dire, il retourne à ce moment-là la psyché américaine vers les Européens pour qu'ils s'y aperçoivent, au lieu de les prier de fermer les yeux.

Explorer la twilight zone

Alors, comment décoloniser notre regard sur la démocratie contemporaine et sortir d'une

lecture impériale de *De la démocratie en Amérique* et ainsi du *disregard* savant, de la *malvue* et de la *malvision* ? Il ne suffit pas d'appuyer le regard sur les minorités, en minimisant tant l'importance de l'esclavage comme péripétie que les affects des asservi(e)s, en les déclarant mal formulés ou exagérés. Il faut aussi abandonner le raisonnement « toutes choses égales par ailleurs », interroger le trop bien connu, dont l'analyse est escamotée de façon récurrente et se placer du point de vue des assujetti(e)s, des subjugué(e)s, à savoir de celles et ceux qui sont exclus de la protection des droits démocratiques ; il faut donc questionner la réalité du point de vue de ces ailleurs des inégaux.

La première étape vers ce changement de posture consiste à prendre en compte dans l'analyse les points obscurs, les dissonances, les bizarreries, tout comme ce sentiment d'étrangement familial, d'inquiétante proximité du chercheur occidental. Ainsi l'on pourra examiner non pas les spécificités des groupes racisés, tels qu'ils apparaissent dans le discours des majoritaires, mais l'interaction entre eux et ces subalternes, sans tomber dans les pièges et les ruses de la raison démocratique qui amènent à n'écrire que son épopée. Il sera alors possible d'envisager comment l'histoire de l'Empire s'inscrit sur les corps de ses sujets en mode tragique, mais aussi plus légèrement en mode comique et parodique. La deuxième étape consiste à recueillir les récits, les points de vue et les positions sur leur condition des groupes infériorisés. S'ils ne tiennent pas toujours la chronique des dispositifs punitifs et ségrégatifs qui leur sont appliqués, les minoritaires ne restent pas pour autant silencieux : ils en parlent entre

eux pour adopter la mise en scène (*open transcript*) qui leur semble la plus à même d'adoucir leur assujettissement en se déguisant en présence du majoritaire (métis mimétique). Ils se transmettent également dans l'entre-soi, la mémoire de leurs tours, de leurs trucs pour rendre vivable leur quotidien, gardant ces souvenirs et ces techniques de survie pour eux.

Il faut donc s'intéresser aux auteurs qui nous mettent sur ces pistes, tel Tocqueville : il est non seulement le penseur-vedette de la liberté dans les démocraties occidentales (longtemps impériales et coloniales), mais il a aussi été mobilisé notamment par les Indiens nord-américains dans leur lutte pour la reconquête de leurs droits et de leurs territoires et l'obtention de réparations. Il faut se demander pourquoi cela et de même essayer de comprendre ce qui lui permet de pointer les apories du modèle, quand bien même il n'a pas de solutions concrètes à proposer pour l'améliorer.

La posture scientifique de Tocqueville peut être transposée aujourd'hui, qui consiste à articuler une approche objectiviste et une perspective affectée et engagée (celle de la littérature et de la psychanalyse). Il s'agit de conjuguer ces démarches interprétatives et de prendre au sérieux tant les affects des observés que les impressions contrastées et troubles des observateurs, à savoir de comprendre les formes du contre-transfert du savant sur les minoritaires, et de partir de là pour interpréter les relations et le système social. Cette méthode consiste aussi à se focaliser sur les mécanismes savants et ordinaires de capture du quotidien, du banal, du trivial. Il

faut alors repérer les filtres, les interprétations tronquées, les détours de la langue (périphrases, antiphrases, euphémismes, hypotyposes) et ceux de l'abstraction (usage de concepts-écran ou de notions-éponge) utilisés face à une réalité difficilement soutenable émotionnellement. Cela implique de s'attarder sur les détails qui ne collent pas dans le tableau général, de considérer leur pouvoir déstabilisant, et ainsi d'interroger le hiatus, l'écart, (« la distance immense » pour reprendre le terme du souvenir) entre la précision de la description du sort fait aux populations assujetties à des conditions inhumaines, et leur place infime, comme sujets d'études, mais surtout comme producteurs de théories académiques relayées et considérées comme autre chose qu'un effet de la colère, de l'engagement et de la véhémence des dominés. Il faut s'en étonner et s'en contrarier bruyamment.

Car la leçon principale que donne Tocqueville dans le premier volume de *De la démocratie en Amérique* n'est pas seulement méthodologique. Il ne s'agit pas uniquement de ne pas se laisser prendre aux émotions et sensations éprouvées dans l'enquête. Mais c'est surtout la place accordée dans son livre et dans sa démonstration à ces *fantômes* de la démocratie américaine qui est instructive. Il signale qu'il les examine par des ruptures de ton et de style comme par de multiples excursus relatifs à des « choses vues » (ou entendues). Il utilise le paratexte infrapaginal et l'hypertexte – par exemple quand il renvoie au roman et aux appendices de Beaumont sur le sujet de l'état actuel de l'esclavage. Il présente ces « autres choses » qu'il aborde sous la forme

d'anecdotes qui lui auraient été racontées ou de souvenirs du voyage.

Il emploie fréquemment la première personne du singulier pour signaler qu'il aborde ces zones crépusculaires et incertaines, ces *twilight zones* de la démocratie. Il s'adresse alors directement au lecteur en disant : « Je ». Il examine des brouillies, des fadaïses, ces menues traces des points d'entrée dans les sous-bois de la pensée sous toutes leurs facettes. La rêverie du bord de la fontaine, ou la rencontre avec les Indiens choctaws sur le Mississippi, qui pourrait faire l'objet d'une analyse analogue, ne sont que deux exemples paradigmatiques de cette démarche concernant l'esclavage, la ségrégation et le racisme. Le suivre conduit à faire cas dans l'analyse du caractère intersectionnel des dominations (elles sont toujours à la fois et au moins de race, de genre, de classe et d'âge) tout en se focalisant sur les formes de l'échange entre les subalternes et les puissants et ses registres de justification. Regarder ces « points aveugles » est justement le moyen d'éviter de se laisser prendre « par la prégnance habituelle du système raciste/sexiste/colonial sur les études qui s'y intéressent » (Guillaumin, 2002:115). Il faut réintégrer ces taches lumineuses et scintillantes qui donnent le vertige, ces points cachés dans le tableau, ces scotomes de la réalité sociale et humaine. Même si l'on ne va pas au bout de l'exercice, il est possible de montrer, en raisonnant par cas, par exemples condensés, à la fois la servitude des minoritaires et la liberté des majoritaires. On parvient ainsi à intégrer les détails choquants dans la théorie de façon nuancée, au lieu de les enfouir purement et simplement dans les ténèbres de l'oblitération

complète, qui les conduiront à fantômer et à encrypter la pensée. L'ombre de l'objet cesse alors de faire retour sur le moi des chercheurs majoritaires ou minoritaires, et eux de mettre en scène des thèses mélancoliques (i.e. répétitives et reflets d'idéologies de la puissance) de Narcisse masculins ou féminins, blancs ou de couleur.

L'opérationnalisation de cette nouvelle méthode de conceptualisation et de production théorique, qui clive (i.e. sépare), sans les désunir cependant, la réalité extérieure perceptible et le système personnel permet de sortir de ce mouvement perpétuel de la répétition mélancolique par la mise en place d'une sorte de « zone intermédiaire », d'un « entre-deux ». Dans cet « espace transitionnel », il s'agit d'articuler réalité observée et fantaisie créatrice, faits et réalité psychique, tout en les maintenant distincts, au moyen de l'invention de « comme si ». Ces « histoires comme ça », ces « pourquoi stories », ces fictions borgésiennes sont un mode d'investigation et d'inclusion de l'empirie dans la théorie. Le savant qui les forge et les utilise est ainsi raffermi dans sa démarche et en possibilité d'aller au bout de son raisonnement sans omettre ce qui le perturbe. La question demeure cependant de l'avenir de ces subtiles et éphémères illusions. Si, montrer ce qui ne peut se voir est le travail de l'artiste ou du scientifique, symboliser le Réel le propre de la théorisation, et interpréter les rêves le métier de l'analyste, quelle place reste-t-il pour la fantaisie des sans-pouvoir ?

Conclusion. Décoloniser Tocqueville

- Bhabha Homi K. (2007), *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale* (1994), Paris, Payot.
- Derrida Jacques (1967), *De la grammatologie*, Paris, Minuit.
- Deleuze Gilles (1968), *Différence et répétition*, Paris, PUF.
- Fanon Frantz (1952), *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil.
- Freud Sigmund (1986), « Deuil et mélancolie » (1915), in *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard.
- Freud Sigmund (1985), « Un trouble de mémoire sur l'Acropole ; Lettre à Romain Rolland » (1936), in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 221-239.
- Freud Sigmund (1976), « L'inquiétante étrangeté » (1919), in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard.
- Green A. (1983), « La mère morte », in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Minuit, 222-253.
- Guillaumin Colette (2002), *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel* (1972), Paris, Gallimard.
- Kipling Rudyard (1902), *Just So Stories for Little Children ou Pourquoi stories*, London, Mac-Millan & Co.
- Lacan Jacques (2001), « La famille : le complexe, facteur concret de la psychologie familiale. Les complexes familiaux en psychologie » (1938), in *Autres écrits*, Paris, Seuil.
- Lacan Jacques (1981), *Le séminaire. Livre III. Les psychoses*, Paris, Seuil
- Mannoni Octave (1969), « The Decolonisation of Myself » (1966), in *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre Scène*, Paris, Seuil, 290-300.
- Morrison Toni (1998), « Voir comme on ne voit jamais », Entretien avec Pierre Bourdieu, *Vacarme*, 6.
- Morrison Toni (1993), « Once upon a time... », Nobel Lecture December 7, http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/1993/morrison-lecture.html
- Rosolato Guy (1977), « Que contemplait Freud sur l'Acropole ? » in *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 15, 125-138.
- Scott James C. (2008), *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne* (1990), Paris, Amsterdam.
- Spivak Gayatri Chakravorty (2008), *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Amsterdam.
- Spivak Gayatri Chakravorty (1976) « Translator's Preface » to Derrida Jacques, *Of Grammatology*, Baltimore, John Hopkins University Press : IX-LXXXIX.

Winnicott Donald W. (1971), *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard.

Postface

Relire Tocqueville au prisme du *disregard*

« *La suspension de la réalité, comme au théâtre
est dans bien des cas une condition
nécessaire à l'imagination.* »
Sigmund Freud, 1907.

« *Ce n'était pas une histoire à faire circuler.
Donc ils l'oublièrent.
Comme un rêve désagréable au cours d'un
sommeil troublé.* »
Toni Morrison, *Beloved*, 1988.

LE CHOIX DE RELIRE *De la Démocratie en Amérique* s'explique par plusieurs motifs. L'économie de la pensée et celle des émotions sont étroitement intriquées chez Tocqueville. Il fait état de ses impressions et les fait partager grâce à une écriture nuancée, vivante et pleine de notations personnelles. Il allie *raison et sentiments* de manière inédite en théorie politique. Il donne ainsi à voir la condition opprimée des Noirs et des Indiens américains et y sensibilise ses lecteurs. Il détaille et déplore l'asservissement de ces minorités, s'en inquiétant pour elles comme pour le devenir de la société américaine dans son ensemble. Cependant, ce constat ne remet pas en cause son adhésion au

modèle démocratique, ni sa croyance en l'égalité des statuts qui le caractériserait.

Pourquoi relire Tocqueville?

Les relectures de la deuxième moitié du XX^e siècle de ce « *Tocqueville retrouvé* », de Louis Dumont et Raymond Aron à Claude Lefort ou Alain Touraine, se sont centrées sur « sa relation à la tradition libérale pour comprendre la nature de la démocratie moderne et envisager son avenir » (Audier, 2004:7). À quelques exceptions près, elles méconnaissent tant les développements sur l'expropriation, la relégation et la déportation des Indiens par les Européens et les Américains, que ceux sur l'esclavage et la ségrégation raciale, clôturant la première *Démocratie*. Elles ne mettent jamais en avant la tension, pourtant dramatisée par Tocqueville, entre la description enthousiaste du modèle démocratique et le sérieux alarmé de ses réflexions sur les relations interraciales.

Quelques auteurs contemporains ont cependant pointé le contraste entre la sensibilité de Tocqueville à la condition des Indiens dans ce texte et l'indifférence au sort des indigènes algériens colonisés, dont il fera preuve une décennie plus tard. Ils se sont indignés à bon droit de ces passages du rapport sur l'Algérie, où Tocqueville ne dénonce pas, tout au contraire, les *enfumades* de supposés « rebelles », telle celle menée sur l'ordre du général Bugeaud dans les grottes du Dahra le 19 juin 1844. Tzvetan Todorov souligne que « ce massacre est non seulement excusé, mais glorifié » (1988:32). Il y a une différence entre le philosophe et l'homme politique de contexte, d'enjeux et donc

de posture. Olivier Le Cour Grandmaison (2005) évoque l'ardent promoteur de la colonisation, en insistant sur les propositions concrètes qu'il a faites pour réduire les résistances des populations indigènes et anéantir la puissance d'Abd el-Kader. Jennifer Pitts se concentre, quant à elle, sur le fait que, de l'Amérique à l'Algérie, l'écrivain, devenu député, « n'occupe plus la position confortable de l'observateur extérieur » (2008:231). Il modifie alors son point de vue, prenant fait et cause pour les colons dans le second cas, alors qu'il s'émouvait du sort des Indiens dans le premier.

La position abolitionniste du député en faveur de l'émancipation des esclaves dans les colonies françaises et celle de la conquête et de l'administration directe de l'Algérie sont cohérentes. Elles s'inscrivent dans le prolongement d'un désir d'expansion du libéralisme pour les individus d'une part et pour la nation d'autre part. Les deux questions sont liées ; les deux personnalités également : « Il n'y a pas un bon et un mauvais Tocqueville, mais ce sont les deux faces d'un même homme. » (Luste Boulbina, 2008:162)

Cependant, lorsque les théoriciens politiques, invoquant Tocqueville, interrogent le rapport égalité/inégalités ou étudient la dialectique liberté/égalité, telle qu'elle s'affirme dans cette œuvre, ils ne reprennent que les exemples des rapports de domination maîtres-serviteurs ou hommes-femmes européen(ne)s et américain(e)s, développée dans la seconde *Démocratie*. En revanche, ils laissent de côté celui des relations esclavagistes et coloniales des Européens avec les Afro-Américains et les Indiens de la première *Démocratie*.

La réception américaine libérale (au sens politique du terme) du premier vingtième siècle a également minimisé ce contre-exemple à la thèse d'un progrès continu des libertés individuelles depuis l'Indépendance. Le *Critical Race Theory Movement* a constamment rappelé ce point depuis la fin des années 1960. Ses tenants ont aussi précisé leur position vis-à-vis de la théorie des relations raciales développée à la fin de la première *Démocratie*. Tous ont insisté tant sur les apports de la réflexion très documentée que sur les limites de la dissertation de Tocqueville à propos de l'enjeu des relations interraciales dans la démocratie américaine naissante, comme le souligne Alvin B. Tillery (2009). Ils ont défendu la thèse ébauchée par Tocqueville : l'abolition des institutions ségrégatives et esclavagistes ne saurait suffire à changer « les mœurs » démocratiques. Car, depuis leur fondation et au moins jusqu'aux années 1960, les institutions judiciaires et politiques américaines ont été le lieu d'élaboration d'un socle de règles visant exclusivement à préserver et à étendre les privilèges des élites blanches ; elles protégeaient également la distinction entre petits Blancs et minorité noire. Leurs effets ségrégatifs et d'exacerbation de la haine envers les minorités raciales ont continué de se faire sentir dans la société américaine longtemps après leur suppression. Dès lors, réinterroger cette ambiguïté inaugurale du régime démocratique dans cette première œuvre de la modernité impériale et coloniale est nécessaire dans la mesure où elle révèle la contradiction entre l'inégalité, sur laquelle s'appuie en réalité la construction démocratique, et le principe d'égalité, fondement abstrait et visée du régime.

Il faut donc relire Tocqueville, car c'est l'un des auteurs les plus mobilisés par la théorie politique démocratique depuis un siècle et demi. C'est surtout l'un des premiers à avoir réfléchi aux formes de liens sociaux et juridico-politiques esclavagistes. De plus, il ne laisse pas de côté l'étude des effets de la colonisation par les Blancs européens du continent américain et de la ségrégation raciale. Mais il les traite sur un mode séparé : il les dissocie de ses considérations sur l'égalité des droits et sur les libertés démocratiques, sujet central de son ouvrage. Le relire, oui mais avec quels outils?

L'hypothèse selon laquelle le parti pris de Tocqueville pour la démocratie s'expliquerait par la conjugaison d'un pragmatisme intellectuel et d'un opportunisme politique en faveur de la démocratie ne me semblait pas totalement convaincante, pas plus que celle d'un divorce entre le philosophe et l'homme politique ou encore le théoricien et l'homme. Suggérer que l'objectif secret (conscient ou inconscient) de l'aristocrate, quand il défend le modèle américain, était de s'assurer une notoriété au service de son ambition de carrière politique me semble encore moins utile, pour saisir l'aporie du raisonnement démocratique mis au jour par l'écrivain et tenter de frayer un passage pour la résoudre, il fallait donc changer de posture.

De la mauvaise foi au *disregard*

Dans ce livre j'ai décidé d'étudier le processus à l'œuvre dans la théorie tocquevillienne, en termes de *disregard*. Comment traduire ce terme qui recouvre, en anglais, les notions de mauvaise

foi, d'illusion, de méconnaissance et de dissension ? Il a été forgé par Ann Laura Stoler, à partir du concept de *mauvaise foi*, proposé par Jean-Paul Sartre (dont il est la traduction littérale en anglais). Stoler l'applique tant aux administrateurs « ordinaires » des empires européens qu'aux intellectuels qui s'y sont intéressés. Sartre illustre cette notion dans *L'Être et le Néant* (1943) par les paraboles du garçon de café et de la jeune femme qui se laisse courtiser sans montrer qu'elle en est consciente.

La mauvaise foi est mensonge à soi-même ; elle oscille entre la bonne foi et le cynisme. Elle consiste « en un certain art de former des concepts contradictoires, c'est-à-dire qui unissent en eux une idée et la négation de cette idée » (1943:92). Sartre ajoute que, dans la mauvaise foi, « il n'y a ni mensonge cynique ni préparation de concepts trompeurs. Mais l'acte premier de la mauvaise foi est pour fuir ce qu'on ne peut pas fuir, pour fuir ce que l'on est » (*ibid.* : 107). Le suivre permet de ne pas juger les conduites des acteurs à l'aune des valeurs et des convictions du chercheur. On peut ainsi s'intéresser aux émotions contradictoires qui expriment une pensée troublée ou s'accompagnent d'un raisonnement paradoxal : la mauvaise foi s'affirme alors comme refus de « coordonner ou de surmonter dans une synthèse » la contradiction (*ibid.* : 92). En effet, « l'on ne peut comprendre l'émotion que si l'on y recherche une *signification* » avance Sartre dans *Esquisse d'une théorie des émotions* (1939). C'est la tâche du phénoménologue que de lire le signifié des émotions et de comprendre leurs conditions de possibilité.

Pour Stoler, c'est aussi celle de l'anthropologue et de l'historien, qui doivent étudier les formes matérielles d'expression de ces émotions par les acteurs dans leur vie quotidienne. Elle va mettre en œuvre cette dernière perspective sur le terrain colonial. Le *disregard* est à la fois un regard à la dérobée [*skittish seeing*] ou détourné [*adverted gaze*]. C'est « l'acte qui consiste à ignorer sciemment, et non le fait de ne pas savoir », une forme de distraction, d'inattention alternant avec le choc de la (re)découverte et de la reconnaissance [*recognition*] (2009:255)¹⁴. Elle rappelle le propos de Sartre, selon qui « vivre dans la mauvaise foi n'exclut pas les brusques réveils de bonne foi ou de cynisme » (1943:85). Le *disregard* est donc en même temps perception inquiète et intermittente de la réalité et démarche rationnelle découlant du choix « de voir et/ou de ne pas voir ». Mauvaise foi et *disregard* ne renvoient donc pas exactement aux mêmes mécanismes émotionnels, intellectuels et psychiques. Et surtout, la perspective du *disregard* offre une méthodologie de lecture inédite des données empiriques d'observation ou d'archives en sciences sociales.

Stoler va la mettre en œuvre pour étudier la situation coloniale du point de vue des Européens, en l'appliquant à un fonctionnaire ordinaire de la puissance néerlandaise en Indonésie : Frans Carl Valck. Elle envisage ensemble et la trajectoire professionnelle (brutalement interrompue en 1881) et l'itinéraire personnel de cet administrateur ordinaire en poste sur la côte Est de Sumatra, un homme ni héroïque ni odieux, au travers

14. NB : Les citations des références en langue anglaise sont traduites par l'auteure.

d'une relecture de ses écrits de fonctionnaire (rapports, mémoires, brouillons) et de sa correspondance, tant officielle qu'intime, qu'elle constitue en « archive » unifiée. Étudier les dispositifs de méconnaissance implique selon elle de se focaliser sur « ces personnes ni particulièrement malveillantes ni sympathiques » (2009:249), ces figures secondaires de la grande histoire. La méthode du *disregard* consiste donc à tenter de s'approcher des sensibilités de la vie quotidienne de ces personnages et de leur entourage. Elle conduit à s'intéresser « à ce qui pesait sur leurs corps, ce qu'ils ont choisi de communiquer de manière différente à leurs parents, collègues et supérieurs, aux sentiments qui les préoccupaient, à ces impressions qui glissaient jusqu'aux bords de leur conscience, y faisait surface puis sortait de leur esprit. » (*ibid.*)

Cette micro-histoire permet d'abord de mettre au jour les dispositifs politiques articulant violence parfois extrême et compassion sélective. Elle conduit ensuite à interroger les schémas discursifs afférents à ces dispositifs de pouvoir, comme à justifier les ressentis alternés d'indifférence pour le sort des autres et de sensiblerie pour son groupe. Elle donne enfin accès aux formes, tant savantes qu'ordinaires, de *disregard*, également marquées par la coexistence entre indifférence et intérêt, inattention et inquiétude. La lecture croisée des écrits, publics et privés, des colons ou des intellectuels est le moyen de décrypter les traces de la sensibilité et l'insensibilité des gouvernements impériaux comme leurs registres de justification, notamment démocratiques.

En se focalisant sur son pathos, on peut décrypter le logos souverain, c'est-à-dire les dispo-

sitions affectives et intellectuelles qu'il génère chez les Européens installés dans les colonies comme chez les intellectuels qui s'engagent pour ou contre la conquête et l'administration des territoires soumis. Cette méthode d'analyse a ici été transposée et appliquée au dernier chapitre de la première *Démocratie*, rédigée dès le retour d'Amérique. On a cherché à reconstituer les dispositions émotionnelles et cognitives de Tocqueville durant le travail d'écriture de cette œuvre ouverte, au sens où les interprétations des lecteurs achèvent de lui donner sens et cohérence.

L'archive « Tocqueville »

Quel est le processus cognitif en jeu dans le raisonnement tocquevillien ? Il ne s'agit pas d'une « perte de mémoire ni d'une occultation du savoir ». Ce n'est pas non plus une « difficulté à parler, à forger un vocabulaire qui associe les mots et les concepts appropriés aux choses qu'ils désignent » (Stoler : 2010:65). Car Tocqueville n'est sujet ni à l'oubli involontaire ni à la dissimulation volontaire d'un pan de la réalité américaine : il la décrit dans tous ses détails. Voilà pourquoi il m'a semblé pertinent d'adopter la démarche d'analyse en termes de *disregard*, plutôt que de tester l'hypothèse de l'*aphasie coloniale* nobiliaire européenne. Je l'applique à l'archive Alexis de Tocqueville, à savoir conjointement au sujet psychique Alexis et à Tocqueville l'intellectuel. J'ai pris en compte de manière articulée tous les types de textes : les écrits intimes (journaux, notes de voyage et correspondance familiale) et les écrits publics (livres, articles de journaux et discours) pour

étudier le processus d'écriture de la première *Démocratie*.

Pour saisir le processus d'élaboration qu'il met en œuvre, je me suis tout particulièrement attachée à ce qu'il dit de son rapport aux minorisés et aux formes de mise en scène de son propos. Il s'agit d'explicitier les conditions du *disregard*. Elles lui permettent de voir et de ne pas voir durant le voyage, puis de choisir ce qu'il montre (et le moment où il l'expose dans le livre) afin que le lecteur perçoive et accepte son argument. J'ai articulé cette perspective du *disregard* avec l'approche, psychanalytique d'analyse de la théorie comme fiction : j'ai envisagé *De la démocratie en Amérique* comme l'expression d'un fantasme donnant lieu à la production d'une illusion, comme un palimpseste dont les couches successives d'écriture ne se recouvrent pas parfaitement. Le créateur cherche à rendre cette vision crédible en la faisant partager en l'entourant d'ombre et de mystère. Cette illusion constitue pour Alexis un moyen de réparation du trauma familial et pour Tocqueville d'achèvement de son livre et d'affirmation de sa thèse centrale. J'ai notamment mobilisé les notions freudiennes d'après-coup, de défense traumatique et de Fort-Da, ainsi que celles, lacaniennes, de symbolique, de Nom-du-Père et d'objet petit a. J'ai cherché par ce moyen à sortir d'une appréhension du processus intellectuel tocquevillien en termes de méconnaissance et de mépris (de classe et de race) pour la condition des esclaves et des colonisés.

La démarche anthropo-psychanalytique offre l'avantage d'analyser sans les délier les processus psychiques à l'œuvre dans la théorisation, en tenant compte des motivations affirmées, bref du

texte lui-même. Elle permet de décrire comment le mécanisme de minimisation des affects de pitié ou d'horreur vis-à-vis des populations asservies par des régimes et des sociétés dites (et pensées comme) démocratiques opère dans la théorie. Le *disregard* pousse le savant à exprimer ses émotions et sa gêne vis-à-vis de ces atteintes aux principes fondateurs de la démocratie, conjointement affirmés et bafoués. Mais il l'empêche de formuler une conclusion qui permette de résoudre l'aporie, de dénouer le dilemme et enfin de sortir de la contradiction logique. Se préoccuper de ces nœuds et embranchements du raisonnement et des conséquences théoriques et pratiques de la non-prise en compte des minorités et de leur point de vue était le propos de ce travail.

Aron Raymond (2005), « Tocqueville retrouvé » (1979), in *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, textes réunis par Laurence Guellec, Paris, Presses de Sciences Po : 25-46.

Audier Serge (2004), *Tocqueville retrouvé. Genèses et enjeux du renouveau tocquevillien*, Paris, Vrin/EHESS.

Derrida Jacques (1972), *La dissémination*, Paris, Seuil.

Eco Umberto (1965), *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil.

Le Cour Grandmaison Olivier (2005), *Coloniser. Exterminer. Sur la guerre et l'État colonial*, Paris, Fayard.

Lefort Claude (1986), *Essais sur le politique. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Esprit-Seuil.

Luste Boulbina Seloua (2008), *Sur l'esclavage*, Arles, Actes Sud.

Pitts Jennifer (2008), *Naissance de la bonne conscience coloniale. Les libéraux français et britanniques et la question impériale 1770-1870*, Ivry-sur-Seine, Éditions de l'Atelier.

Sartre Jean-Paul (1943), *L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard.

- Sartre Jean-Paul (1938), *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann.
- Stoler Ann Laura (2009), *Along the Archival Grain: Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*, Princeton and Oxford, Princeton University Press.
- Tilleray Alvin B. (2009), « Tocqueville as Critical Race Theorist: whiteness as property, interest convergence and the limits of Jacksonian Democracy », *Political Research Quarterly* : 62,639-652.
- Todorov Tzvetan (1988) « Tocqueville et la doctrine coloniale », Introduction à Alexis de Tocqueville, *De la colonie en Algérie*, Paris, Complexes : 9-34.

Table des matières

| | |
|---|----|
| Remerciements | 7 |
| Introduction | 11 |
| Chapitre 1 | |
| Le bouquet de la théorie | 13 |
| La conclusion vient de surcroît | 14 |
| <i>Into the wild</i> | 18 |
| Chapitre 2 | |
| L'anamorphose américaine | 25 |
| Une immense et complète démocratie | 26 |
| Les aperçus de l'autre Amérique | 28 |
| Voyage dans la chambre noire américaine | 35 |
| Chapitre 3 | |
| Le songe du penseur solitaire | 45 |
| Souvenir, souvenir... | 48 |
| Dans la forêt d'Alabama | 52 |
| Une scène de genre | 56 |
| Le ton du chapitre | 59 |
| Chapitre 4 | |
| Le cogito du rêveur | 63 |
| Une vision d'avenir | 64 |
| Les absents de la scène familiale | 70 |
| La fillette, un scotome racial | 74 |
| Chapitre 5 | |
| Au nom de la mère | 79 |
| Deux archétypes raciaux féminins | 81 |
| <i>Mater semper certa est</i> | 85 |
| Chapitre 6 | |
| L'autre scène. | |
| Le retour du trauma familial | 91 |

Tocqueville en Alabama

| | |
|--|-----|
| <i>Les voies humaines</i> | 92 |
| De la répétition | 98 |
| Chapitre 7 | |
| Si loin, si proches ! | 103 |
| Un regard de biais | 104 |
| Le fort-da d'Alexis | 108 |
| Le plaisir de l'illusion | 113 |
| Conclusion | |
| Décoloniser Tocqueville | 119 |
| Scruter le trop de mémoire | 119 |
| Explorer la twilight zone | 123 |
| Postface | |
| Relire Tocqueville | |
| au prisme du <i>disregard</i> | 131 |
| Pourquoi relire Tocqueville? | 132 |
| De la mauvaise foi au <i>disregard</i> | 135 |
| L'archive « Tocqueville » | 139 |